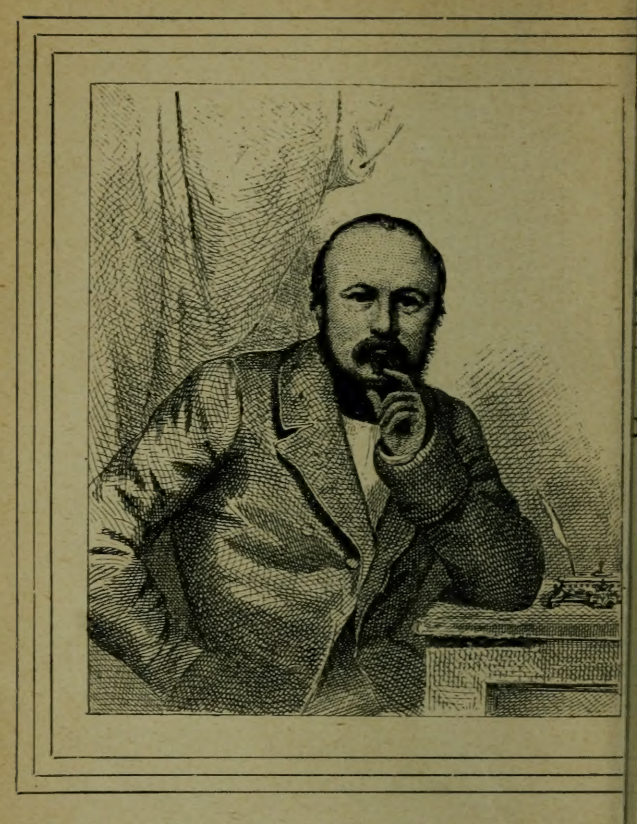
20-8-69

GÉRARD DE NERVAL



GERARD DE NERVAL

BIBLIOTHÈQUE DES POÈTES FRANÇAIS ET ÉTRANGERS

G. DE NERVAL

CHOIX DE POÉSIES

ODELETTES — LES CHIMÈRES — LE CHRIST AUX OLIVIERS — POÉSIES DIVERSES — FAUST — ÉLÉGIES NATIONALES ET SATIRES POLITIQUES — MONSIEUR DEUTSCOURT — L'ACADÉMIE OU LES MEMBRES INTROUVABLES — LETTRES.

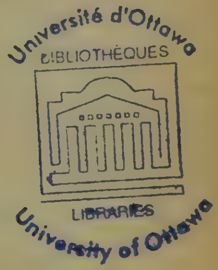
Choix, Notice biographique et bibliographique

par

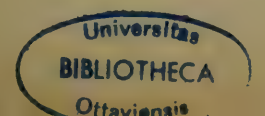
ALPHONSE SÉCHÉ

avec deux portraits et un autographe
de GÉRARD DE NERVAL
et un portrait de JENNY COLON





LOUIS-MICHAUD
ÉDITEUR
168, boulevard Saint-Germain
PARIS





G. DE NERVAL

SUR GÉRARD DE NERVAL

Gérard de Nerval, qui vécut de 1808 *à* 1855, *c'est-à-dire en pleine période romantique, qui fit partie de la fameuse bande des Bousingots, qui eut pour compagnons tous ces êtres à noms singuliers et à fronts chevelus : Pétrus Borel, Napoléon Tom, Joseph Bouchardy, Alphonse Brot, Augustin Mac-Keat, Vabre, O'Neddy, Théophile Gautier, l'élite des « Jeune-France à cœur de salpêtre », Gérard de Nerval ne subit que fort peu l'influence de la nouvelle école et il sut conserver, parmi les extravagances d'alors, un cœur simple et une forme claire. « Gérard, nous dit « Champfleury, avait l'esprit plus français que ses amis ; « il a sacrifié aux idées allemandes en donnant une « traduction de Gœthe ; il a paru très enthousiaste d'Henri « Heine, mais, au fond, il eut donné l'Allemagne et « le romantisme pour une page claire et vivante du « XVIII*[e] *siècle ; seulement, il n'osait l'avouer, et il ne le « pouvait guère, à cause de sa nature tranquille qui « avait horreur de la discussion et des tempêtes d'école* (1.) »

Il faut voir dans ce fait la principale raison de l'intérêt

(1) *Gazette de Champfleury*, 1er décembre 1856. — Les excentricités de Gérard de Nerval.

que ses contemporains portaient déjà, à leur insu, à cet écrivain exceptionnel, à cet enfant perdu de la vieille et toujours séduisante clarté française. Là est aussi la cause de la durée des œuvres de Gérard de Nerval et de l'isolement qui les grandit au fur et à mesure que tombent dans l'oubli tant de productions de la même époque. Traditionaliste sans le savoir, Gérard de Nerval est un de ceux qui prouvent le mieux la continuité de notre littérature et on peut prédire, sans risquer de se tromper, à ses œuvres, un succès toujours croissant. Succès d'autant plus grand qu'elles ne sont pas seulement attachantes par leur équilibre et par leur pureté. Elles sont encore, en effet, mêlées intimement à la vie de Gérard de Nerval elles nous font aimer une des âmes les plus charmantes, douces et poétiques qui soient.

Là-dessus les témoignages de ceux qui l'ont connu sont unanimes. C'est Champfleury constatant que Gérard de Nerval « dans tout ce Paris littéraire où il est si difficile de poser le pied, ne trouvait que sourires amicaux « et bonnes paroles (1) ». *C'est Alfred Delvau déclarant : « J'ai cherché vainement contre lui, dans le fumier des « médisances contemporaines, une seule anecdote qui « le déshonorât comme homme en le rapetissant comme « écrivain* (2) ». *C'est Théophile Gautier s'écriant, dans la préface d'*Aurélia : « *Quelle obligeance inépuisable, « quelle vivacité à rendre service, quel oubli parfait de « lui dans ses relations ! Que de courses énormes il a « faites à pied, par des temps horribles, pour faire insérer « la réclame ou l'article d'un ami !* »

Les témoignages des hommes de lettres sont plus significatifs que tous les autres, car il règne, comme on sait, dans cette confrérie, un tel esprit de dénigrement que, pour y échapper, Gérard de Nerval devait véritablement posséder les vertus les moins répandues dans ce milieu : une grande modestie, un complet désintéressement, de la fidélité dans ses amitiés, une bonté réelle, de la délicatesse et du savoir.

(1) *Gazette*, ibid.
(2) Alfred Delvau, *Gérard de Nerval, sa vie et ses œuvres*, Paris, 1865.

Gérard de Nerval était né à Paris, rue Saint-Martin, 96, *le* 22 *mai* 1808. *Son nom véritable est Gérard Labrunie et Champfleury nous dit pourquoi il a pris un pseudonyme : « Son père, médecin, occupait une place assez « importante sous la Restauration, et le jeune homme, « qui sentait poindre en lui des idées politiques libérales, « ne voulait pas qu'on reprochât à son père les idées de « son fils. D'où le nom de* Nerval, *qui sent la Restau- « ration, et que Gérard a su dorer et ennoblir par son « talent »* (1).

Gérard de Nerval connut à peine le baiser maternel. Beaucoup de soldats de Napoléon emmenaient alors leurs femmes avec eux à travers l'Europe et la mère de Gérard suivit son mari dans la campagne de Russie. Elle mourut, à vingt-cinq ans, des fatigues de la guerre et « d'une fièvre qu'elle gagna en traversant un pont « chargé de cadavres, où sa voiture manqua d'être ren- « versée ». Et Gérard ajoute : « La fièvre dont elle est « morte m'a saisi trois fois, à des époques qui forment « dans ma vie des divisions régulières, périodiques. « Toujours, à ces époques, je me suis senti l'esprit frappé « des images de deuil et de désolation qui ont entouré « mon berceau. Les lettres qu'écrivait ma mère, des bords « de la Baltique ou des rives de la Sprée ou du Danube, « m'avaient été lues tant de fois ! Le sentiment du merveil- « leux, le goût des voyages lointains, ont été sans doute « pour moi le résultat de ces impressions premières, « ainsi que du séjour que j'ai fait longtemps dans une « campagne isolée au milieu des bois » (2).

Son père et sa mère partis, Gérard avait été confié à un de ses oncles qui habitait aux environs de Paris, dans les bois d'Ermenonville. « J'avais sept ans, nous dit-il, « et je jouais, insouciant, sur la porte de mon oncle, « quand trois officiers parurent devant la maison ; l'or « noirci de leurs uniformes brillait à peine sous leurs « capotes de soldats. Le premier m'embrassa avec une

(1) *Gazette*, ib.

(2) La *Bohème Galante*, (chap. *juvenilia*).

« telle effusion que je m'écriai : « Mon père, tu me fais « mal ! »

C'était son père, en effet, qui revenait du siège de Strasbourg. Condamné au repos par l'exil de l'empereur, le soldat put s'occuper de l'éducation de son fils. Un long séjour en Prusse, en Autriche et dans les provinces danubiennes l'avait familiarisé avec la langue allemande. Il possédait même quelque teinture des langues orientales et Gérard, moins de deux années après le retour de son père, était devenu polyglotte : « J'étudiais à la « fois l'italien, le grec et le latin, l'allemand, l'arabe et « le persan ». Mais ces études ne l'empêchaient pas « d'aimer à respirer l'air des forêts profondes », et les ombrages d'Ermenonville, les solitudes de Morfontaine le voyaient souvent errer solitaire ou dans la compagnie de rieuses jeunes filles.

Il fallut cependant songer à quitter ce délicieux pays de Valois, tout au moins pendant quelques mois, et Gérard vint à Paris poursuivre ses études au collège Charlemagne. Mais, toutes ses vacances, il les passait chez son oncle. Il nous a laissé, de cette heureuse époque, des tableaux pittoresques et charmants dans Sylvie, *une des sept* Filles du Feu, *dont Gautier parle ainsi : « Quel chef-d'œuvre « que cette nouvelle de* Sylvie *que la postérité placera à « côté de* Paul et Virginie *et de la* Chaumière Indienne ! *« Quel mélange heureux de rêverie et de sensibilité ! « Comme ces doux souvenirs d'enfance s'encadrent bien « dans ce frais paysage ! »*

Et, en effet, quelle scène pleine de charme que celle de la ronde enfantine sur « une grande place verte encadrée d'ormes et de tilleuls... » « Des jeunes filles dansaient en « rond sur la pelouse en chantant de vieux airs transmis « par leurs mères et d'un français si naturellement pur, « que l'on se sentait bien exister dans ce vieux pays du « Valois, où, pendant plus de mille ans, a battu le cœur « de la France. J'étais le seul garçon dans cette ronde, « où j'avais amené ma compagne toute jeune encore, « Sylvie, une petite fille du hameau voisin, si vive et si « fraîche, avec ses yeux noirs, son profil régulier, et sa

« *peau légèrement hâlée ! Je n'aimais qu'elle, je ne* « *voyais qu'elle — jusque-là ! A peine avais-je remarqué,* « *dans la ronde où nous dansions, une blonde, grande* « *et belle, qu'on appelait Adrienne. Tout d'un coup,* « *suivant les règles de la danse, Adrienne se trouva* « *placée seule avec moi au milieu du cercle. Nos tailles* « *étaient pareilles. On nous dit de nous embrasser, et* « *la danse et le chœur tournaient plus vivement que* « *jamais. En lui donnant ce baiser je ne pus m'empêcher* « *de lui presser la main. Les longs anneaux roulés de* « *ses cheveux d'or effleuraient mes joues. De ce moment,* « *un trouble inconnu s'empara de moi.....* »

Il faudrait tout citer de cette histoire fraîche et mélancolique dans laquelle Gérard s'est mis tout entier. Ces impressions d'enfance, son amour pour Sylvie traversé par la vision fugitive de la belle Adrienne, devaient avoir sur sa vie et sur sa prédisposition à la rêverie une influence profonde.

Ses études terminées, Gérard avait dix-huit ans ; il était passionné pour la poésie allemande, il lui vint alors à l'idée de traduire Faust, *moitié en prose, moitié en vers. C'est encore aujourd'hui la traduction la plus estimée que nous ayons de l'œuvre de Gœthe, celui-ci ne l'a-t-il pas proclamée « un prodige de style ». « Je ne me suis jamais si bien compris qu'en vous lisant, » écrivit-il à l'auteur.*

Avant la traduction de Faust (1828), *Gérard de Nerval avait fait imprimer les* Elégies Nationales (1827). *Gérard était le fils d'un soldat de Napoléon et il payait à sa façon sa dette au grand homme. Il est bonapartiste à la façon de Béranger ; ce qu'il exalte l'Empereur, c'est le héros qui a tressé à la France une éclatante couronne de gloire. Du reste, ses vers tranchaient déjà sur la foule d'odes, d'élégies et de sonnets qui surgissaient alors de tous côtés. Peut-être, cela manque-t-il d'originalité, de personnalité, mais l'inspiration est large ; par-ci par-là, on trouve des vers superbement frappés et qui annoncent déjà le délicieux poète des* Odelettes *et des* Chimères.

Très estimé des lettrés, ayant conquis du premier coup une place dans la nouvelle école, Gérard de Nerval fut appelé aussitôt à collaborer au Mercure de France *du bibliophile Jacob, en compagnie d'Alexandre Dumas, de Jules Janin, de Théophile Gautier. Il donna au* Mercure *des traductions de poésies allemandes et quelques poèmes r marquables.*

JENNY COLON

C'est l'époque où il vit en pleine bohème littéraire, bohè ne dorée d'ailleurs, car sa majorité l'avait mis en possession de la fortune de sa mère. Nous le trouvons dans cette maison de la vieille rue du Doyenné qu'habitaient des peintres et des poètes : Célestin Nanteuil, Théophile Gautier, Arsène Houssaye, Edouard Ourliac, Camille Rogier, Alphonse Karr, Philippe Rousseau, Théodore Chassériau, Corot, Eugène de Stadler.

« *C'est, nous dit Alfred Delvau, dans ce vieux* « *salon du Doyenné, restauré par les soins de tant de* « *peintres et qui retentissait souvent des rimes galantes* « *de tant de poètes, des rires joyeux ou des folles* « *chansons de tant de Cydalises, que Théophile Gautier* « *composa ses* Jeune France, *et que Gérard de Nerval* « *improvisa la* Reine de Saba *pour Jenny Colon,* « *une étoile de l'opéra-comique à laquelle il avait* « *trouvé une ressemblance étrange avec une jeune fille*

« *du Valois qu'il avait aimée quelques années aupa-*
« *ravant* (1) ».

C'est de cette rencontre que l'on peut dater ce que Gérard de Nerval appelle lui-même « l'épanchement du songe dans la vie réelle » (2). *La vue de cette actrice réveille en lui le souvenir de cette Adrienne « qui ressemblait à la Béatrice du Dante » et qu'il n'avait plus revue depuis la ronde sur la pelouse, car elle était entrée au couvent. Chaque soir, il vient, maintenant, se repaître de sa chimère. Puis il essaye de la fuir et part une première fois pour l'Allemagne et l'Italie. Il en revient vite, car les voyages n'ont fait qu'augmenter sa passion. Et le voici, de nouveau, tous les soirs, en contemplation devant son idole :*
« *Je me sentais vivre en elle et elle vivait pour moi seul.*
« *Son sourire me remplissait d'une béatitude infinie ;*
« *la vibration de sa voix si douce et cependant fortement*
« *timbrée me faisait tressaillir de joie et d'amour. Elle*
« *avait pour moi toutes les perfections, elle répondait à*
« *tous mes enthousiasmes, à tous mes caprices, — belle*
« *comme le jour aux feux de la rampe qui l'éclairait*
« *d'en bas, pâle comme la nuit, quand la rampe baissée*

---

(1) Mlle Jenny Marguerite, dite *Jenny Colon*, naquit à Boulogne-sur-Mer, le 5 novembre 1808. Elle débute au théâtre Feydeau, le 1er avril 1822, dans les *Deux petits savoyards*. L'année suivante, elle passe au Vaudeville qu'elle quitta brusquement, en 1824, pour suivre son camarade Lafont à Londres. Là, ils se marièrent. Mais, au bout de quelques mois, comme ils avaient assez l'un de l'autre, Jenny Colon revint à Paris ; elle fut engagée aux Variétés. En 1829, on la voit à Bordeaux, à Bayonne... Puis elle joue au Gymnase, qu'elle quitte bientôt pour les Variétés. C'est la belle époque de sa carrière. Elle s'intéresse à Bressant et contribue beaucoup à faire reconnaître son talent. Gérard de Nerval la rencontre vers ces temps-là (1830). C'est pour elle qu'il fonda le *Monde dramatique*, dans lequel il pouvait à sa guise louanger son idole. Blonde, les yeux bleus, mais la bouche un peu grande, elle avait la voix d'une douceur extrême et elle séduisait tout le monde. En 1836, elle abandonne la comédie pour l'Opéra-Comique, où elle débute dans le rôle de *Sarah*, écrit pour elle par Albert Grisard. Elle obtient de véritables triomphes. Mais, poussée par son incessant besoin de changer de place, elle rompt son engagement pour courir la province. Entre temps, elle avait épousé, en 1838, Gabriel Le Plus, flûte-solo de l'Opéra-Comique. Le 6 juin 1841, à Bruxelles, elle joue Marguerite des *Huguenots* pour la dernière fois. Malade, elle rentre à Paris, où elle meurt le 5 juin 1842.

(2) *Aurélia.*

« la laissait éclairée d'en haut sous les rayons du lustre « et la montrait plus naturelle, brillant dans l'ombre de « sa seule beauté, comme les heures divines qui se découpent, avec une étoile au front, sur les fonds bruns des « fresques d'Herculanum ! (1) »

C'est alors que, pour essayer d'échapper encore une fois aux obsessions de cet amour, Gérard se rendit tout d'une traite à la Fête du Bouquet Provincial *de Loisy, dans le Valois, le pays natal de son cœur. Il veut revoir le clocher d'Othys, les coteaux bleuâtres qui vont de Montméliant à Dammartin, et les bords de la Thève et les bois de Saint-Laurent. Il veut, surtout, revoir Sylvie, la petite paysanne qui fut son amie. Il rumine, en chemin, ses plus beaux souvenirs. Il marche, en souriant doucement, dans le rêve étoilé de sa jeunesse. Mais le voici à Loisy, le voici près de Sylvie. Hélas, sa place est prise dans le cœur de l'amoureuse et la paysanne le renvoie à la comédienne.*

« La voiture de Nanteuil-le-Haudoin me ramena le « lendemain à Paris », dit simplement Gérard. Le soir même, ayant dit adieu pour toujours à ses rêves d'enfance et de jeunesse, « vers huit heures, j'étais assis dans ma « stalle accoutumée ; Aurélie répandit son inspiration « et son charme sur des vers faiblement inspirés de « Schiller... Pendant le quatrième acte où elle ne paraissait pas, j'allai acheter un bouquet chez Mme Prévost. « J'y insérai une lettre fort tendre signée : Un inconnu. *« Je me dis : Voilà quelque chose de fixé pour l'avenir, « — et le lendemain j'étais sur la route d'Allemagne ».*

L'étrange amoureux ! Des mois se passèrent sans qu'il parvint à « mettre de l'ordre dans ses sentiments ». Il revint à Paris comme il en était parti et s'assit, de nouveau, dans sa stalle accoutumée. Dans sa biographie de Restif de la Bretonne, amoureux de la belle Mlle Guéant, de la Comédie-Française, Gérard a dit lui-même : « Rien « n'est plus dangereux pour les gens d'un naturel rêveur « qu'un amour sérieux pour une personne de théâtre ;

(1) *Sylvie.*

c'est un mensonge perpétuel, c'est le rêve d'un malade, c'est l'illusion d'un fou. La vie s'attache tout entière à une chimère irréalisable qu'on serait heureux de conserver à l'état de désir et d'aspiration, mais qui s'évanouit dès que l'on veut toucher l'idole ». L'on songe ainsi à ce que Gérard dut souffrir dans son amour pour Jenny Colon. Celle-ci, du reste, n'était pas l'étoile inaccessible qu'il se figurait. Il finit par l'approcher, par se faire entendre et même par se faire comprendre. Il accompagna « Aurélie » dans les représentations qu'elle donna à Senlis et à Dammartin. L'obstiné rêveur voulait faire une cruelle expérience et confronter ses souvenirs avec la réalité : « J'avais projeté de conduire Aurélie au château, près d'Orry, sur la même place verte où pour la première fois j'avais vu Adrienne. Nulle émotion ne parut en elle. Alors je lui racontai tout ; je lui dis la source de cet amour entrevu dans les nuits, rêvé plus tard, réalisé en elle. Elle m'écoutait sérieusement et me dit : — Vous ne m'aimez pas ! Vous attendez que je vous dise : La comédienne est la même que la religieuse ; vous cherchez un drame, voilà tout, et le dénouement vous échappe. Allez, je ne vous crois plus ! »

Le pauvre Gérard n'eut pas assez de cette confrontation, il voulut mettre Sylvie, qui était mariée et mère de famille et qu'il allait voir encore quelquefois, en face de la pseudo-Adrienne : « Le jour où la troupe dont faisait partie Aurélie a donné une représentation à Dammartin, j'ai conduit Sylvie au spectacle et je lui ai demandé si elle ne trouvait pas que l'actrice ressemblait à une personne qu'elle avait connue déjà. — A qui donc ? — Vous souvenez-vous d'Adrienne ? Elle partit d'un grand éclat de rire en disant : Quelle idée ! Puis, comme se le reprochant, elle reprit en soupirant : Pauvre Adrienne ! Elle est morte au couvent de Saint-S..., vers 1832 ».

Gérard n'en continua pas moins à se consumer pour Jenny Colon. Fut-il toujours relégué au rang de soupirant ? Il est à présumer que non et certains fragments de lettres, publiées dans Aurélie, en font foi. « Nous avons

« *maintenant, dit-il, dans l'une d'elles, à nous garde*
« *d'une chose, c'est de cet abattement qui succède à tout*
« *tension violente, à tout effort surhumain. Pour qu*
« *n'a qu'un désir modéré, la réussite est une suprêm*
« *joie qui fait éclater toutes les facultés humaines. C'es*
« *un point lumineux dans l'existence, qui ne tarde pas*
« *pâlir et à s'éteindre. Mais pour le cœur profondémen*
« *épris, l'excès d'émotion contracte pour un instant tou*
« *les ressorts de la vie ; le trouble est grand, la convu*
« *sion est profonde, et la tête se courbe en frémissa*
« *comme sous le souffle d'un Dieu. Hélas ! que somme*
« *nous, pauvres créatures ! et comment répondre dign*
« *ment à la puissance de sentir que le ciel a mise*
« *notre âme ? Je ne suis qu'un homme et vous une femm*
« *et l'amour qui est entre nous a quelque chose d'impéri*
« *sable et de divin...* »

Dans ce fragment, et, plus encore, dans certains autre on sent une exaltation inquiète. On n'est pas impun ment hanté par un tel amour, on ne mêle pas, chaqu jour, impunément, le rêve à la vie. Une nuit de l'hiv de 1841, *Gérard de Nerval avait donné des signes manifestes de démence qu'on avait dû le conduire à Mon martre, dans la maison de santé du docteur Blanch Au bout de quelque temps, cependant, il sortit, mais il éta incomplètement guéri.*

A partir de cette époque et surtout à partir de 184 *date de la mort de Jenny Colon, l'existence de Gérar devient de plus en plus singulière, sans que jamais, d reste, les bizarreries de son humeur, les obscurcissement momentanés de sa raison apparaissent dans ses écrits C'est là un fait extrêmement remarquable et sur leque les témoignages abondent :* « *Chacun, dit Dumas père*
« *désire devenir fou pour suivre ce guide entraînan*
« *dans le pays des chimères et des hallucinations, plei*
« *d'oasis plus fraîches et plus ombreuses que celles qu*
« *s'élèvent sur la route brûlée d'Alexandrie à Ammou*
« *tantôt, c'est la mélancolie qui devient sa muse, et alor*
« *retenez vos larmes, si vous pouvez, car jamais Werther*
« *jamais René, jamais Antony, n'ont eu plaintes plu*

poignantes, sanglots plus douloureux, paroles plus tendres, cris plus poétiques ». « Gérard, nous dit Théophile Gautier, ne domina plus son rêve ; mais des soins persistants dissipèrent le nuage qui avait obscurci un moment cette belle intelligence, du moins au point de vue prosaïque, car jamais elle ne lança de plus vifs éclairs et ne déploya de richesses plus inouïes... Quel que fût l'état d'esprit où il se trouvait, jamais son sens littéraire ne fut altéré ».

« A cette époque que nous venons d'indiquer, ajoute Gautier, se rapporte une suite de sonnets mystagogiques qu'il fit paraître plus tard sous le titre de Vers Dorés *et dont l'obscurité s'illumine de soudains éclats comme une idole constellée d'escarboucles et de rubis dans l'ombre d'une crypte ; les rimes sonnent aussi bien, la phrase, quoique d'un mystère à faire trouver Orphée et Lycophron limpides, est d'une langue aussi admirable que si ces vers eussent été faits par un grand poète de sang-froid ».*

Où sont nos amoureuses?
Elles sont au tombeau!
Elles sont plus heureuses
Dans un séjour plus beau.

Elles sont près des anges
Dans le fond du ciel bleu,
Et chantent les louanges
De la Mère de Dieu.

O pâle fiancée,
O jeune vierge en fleur,
Amante délaissée
Que flétrit la douleur...

L'Éternité profonde
Souriait dans vos yeux :
Flambeaux éteints du monde,
Rallumez vous aux cieux

Gérard de Nerval

AUTOGRAPHE

En réalité, Gérard n'était pas fou, dans le sens grossier du mot : c'était un rêveur qui aimait un peu trop ses rêves. Il aimait aussi ceux des autres et il l'a prouvé en écrivant cette curieuse série d'études sur les *Illuminés* : Cazotte, Quintus Aucler, l'abbé de Bucquoy, Raoul Spifame, Restif de la Bretonne, Cagliostro.

Parmi les innombrables anecdotes que nous ont laissées ses contemporains sur ce que Champfleury appelle les « excentricités de Gérard de Nerval », nous en retiendrons une, poétique entre toutes. C'est l'histoire du lit de Marguerite de Valois, qui nous est contée par Jules Janin et Eugène de Mirecourt. C'était un grand lit en bois de chêne, sculpté du haut en bas. Marguerite de Valois y dormait en 1519, au château de Tours. Gérard l'acheta huit mille francs. Lorsqu'on essaya de l'installer chez lui jamais on ne put y parvenir. Il fallut élargir les issues avec le marteau du démolisseur. Une fois en place Gérard ne voulut jamais coucher dans le lit royal et il s'étendait à côté, par terre, sur un simple matelas. Il croyait que seuls les descendants des rois pouvaient coucher dans le lit de leurs ancêtres ou y recevoir quelqu'un. A ce sentiment de respect venait se joindre une douce superstition d'amour, car, n'est-il pas dit, dans *Sylvie*, à propos d'Adrienne : « C'était la petite-fille de l'un des descendants d'une famille alliée aux anciens rois de France ; le sang des Valois coulait dans ses veines... » ?

Ainsi, partout, nous trouvons la preuve de la persistance de ses premiers sentiments. Avec l'espoir de se soustraire à leur obsession, pour donner de l'air à ses idées, Gérard quitte Paris et on le voit alors courir comme possédé du démon des voyages, de l'est à l'ouest et du sud au nord. Il est en Allemagne, en Italie, à Vienne, à Constantinople, au Caire. Il envoie ses relations de voyages à Arsène Houssaye, qui dirige l'*Artiste*. Il revient en France, collabore avec Théophile Gautier au feuilleton dramatique de la *Presse*, puis il repart pour l'Alsace, les Flandres et la Hollande. Voyageur fantasque, il n'a pas toujours le sou dans sa poche et il va souvent à pied liant connaissance avec l'ouvrier et l'étudiant. En Orient

l a des aventures de toutes sortes, qu'il conte d'une façon harmante. Au Caire on veut le forcer à prendre femme t le voilà essayant de se dérober à cette loi du pays, puis chetant au marché aux esclaves une jeune javanaise ui lui cause les plus grands embarras et dont il a toutes es peines du monde à se débarrasser ensuite lorsqu'il eut rentrer en France.

Le libraire Touquet, qui avait publié un des premiers ssais de Gérard de Nerval, lui avait dit : « Jeune homme, ous irez loin ! » Gérard ne manque pas d'ajouter que a prédiction s'est réalisée, il a en effet parcouru de ointains pays. Nous devons à ces pérégrinations des ages nombreuses, (Lorely, Voyage en Orient), pages ui ont un accent à part dans la littérature de l'époque, ar, avoue Théophile Gautier, Gérard « s'abstint toujours es violentes colorations dont nous avons tous plus ou noins abusé ».

Cependant, comme Gérard de Nerval le dit lui-même : Avec le temps, la passion des grands voyages s'éteint, à moins qu'on n'ait voyagé assez longtemps pour devenir étranger à sa patrie. Le cercle se rétrécit de plus en plus, se rapprochant peu à peu du foyer ».

Gérard rentra définitivement à Paris. Les crises d'égaement le reprirent et comme elles n'altéraient, ainsi que ous l'avons dit, ni son talent, ni son caractère, il voulut e prouver en les analysant. C'est à ce souci que nous evons Aurélia ou le Rêve et la Vie qui, nous dit Théophile Gautier, « montre la raison froide assise au chevet e la fièvre chaude, l'hallucination s'analysant ellenême par un suprême effort philosophique ».

Mais le poète n'eut pas le temps d'achever son étrange ravail : le 26 janvier 1855, un vendredi, on le trouva, u fond de la ruelle de la Vieille-Lanterne, pendu à une rille. Avait-il été victime d'un guet-apens nocturne ? Avait-il demandé au suicide la fin de ses douleurs ? Charles Monselet, dans ses Petits Mémoires Littéraires, roit à l'assassinat. Alfred Delvau et d'autres penchent lutôt pour le suicide. En réalité, personne au monde ne eut donner le mot de cette douloureuse énigme.

A la nouvelle de cette mort tragique, ce fut un deuil général dans les lettres : « On s'empressa, on accourut, on voulut savoir les moindres détails de cette fin lamentable » (1). On vint dans cette rue de la Vieille-Lanterne comme à un funèbre pèlerinage. Célestin Nanteuil et Gustave Doré firent des dessins de la ruelle sinistre. De tous côtés une grande pitié se fit jour pour le malheureux Gérard, et Mirecourt donne le ton général quand il s'écrie : « Il a descendu lentement et sans se plaindre la pente « fatale qui mène à la détresse, à la maladie, à la faim « à la mort. Puisse le juge suprême lui pardonner son « désespoir et le réunir à Gilbert et à Chaterton, ses frères « en poésie et en malheur ! »

Gérard de Nerval ne fut, certes, pas heureux, au sens ordinaire de ce mot. Mais, fut-il malheureux, souffrit-il de la faim, fut-il si misérable qu'on l'a prétendu ? C'est ce que Gautier, qui l'a bien connu, nie avec véhémence : « Qu'on ne vienne pas faire sur cette tombe qui va « s'ouvrir des nénies littéraires, ni évoquer les lamentables « ombres de Gilbert, de Malfilâtre et d'Hégésippe Moreau. « Gérard de Nerval n'a été ni méconnu, ni repoussé... « Tous les théâtres, tous les journaux ont été ouverts « en tous temps à ce pur et charmant écrivain qui, à « l'esprit le plus ingénieux, au caprice le plus tendre « joignait une forme sobre, délicate et parfaite ».

Nous nous arrêterons sur cet éloge d'un maître écrivain amplement mérité par Sylvie, *par les* Poésies, *par les* Illuminés, *par le* Voyage en Orient *et par* Aurélia.

A. S.

Bien que Gérard de Nerval soit surtout connu par ses écrits en prose, nous avons pensé que ses amis — et ils se font chaque jour plus nombreux ! — nous sauraient gré de publier un choix de ses vers. Combien de pièces d'ailleurs sont charmantes — comme les Odelettes, — *d'autres d'un art parfait — comme les*

(1) Alfred Delvau.

ers dorés, — *d'autres simplement curieuses* — *comme* es Satires politiques !... *Le nom de Gérard leur ouvroit e droit les portes de notre Bibliothèque. Enfin, une ernière raison nous a amenés à composer ce recueil : quasi-impossibilité où on était de se procurer les poésies e Gérard de Nerval. Grâce à notre petit livre, la diffi-ulté disparaît...*

BIBLIOGRAPHIE

DES ŒUVRES DE GÉRARD DE NERVAL

Napoléon et la France guerrière, Paris, 1826, in-8 (élégie) — *La mort de Talma*, 1826, in-8 (élégie). — *L'Académi ou les membres introuvables*, 1826, in-8, comédie en vers. — *Elégies nationales et satires politiques*, 1827, in-8. — *Monsieu Deutscourt ou le Cuisinier d'un grand homme*, Paris, 1828, in-32 — *Faust*, 1828, in-18, traduction en prose et en vers. — *Poésie allemandes*, 1830, in-8, traduction en prose. — *Piquilo*, 183 in-8, opéra-comique, en collaboration avec A. DUMAS. — *L'Alchimiste*, 1839 ; *les Burckart*, 1839, *Tartufe chez Molière*, (pièce en collaboration avec A. DUMAS). — *Les Monténégrins*, 1849 opéra-comique, en collaboration avec ALBOIZE. — *Le Chario d'enfant*, 1850, drame, en collaboration avec MÉRY. — *L'Imagie de Harlen*, 1851, drame, en collaboration avec MÉRY et LOPEZ — *Misanthropie et Repentir*, drame représenté au Théâtre Français, en 1855. — *Scènes de la vie orientale*, Paris, 1848-50 2 vol. in-8. — *Les Nuits du Ramazan*, 1850, in-4. — *Les Fau Saulniers*, 1851, in-4. — *Contes et Facéties*, 1852, in-12. — *Loreli souvenirs d'Allemagne*, 1852, in-18. — *Les Illuminés*, 1852 in-18. — *Petits châteaux de Bohème*, Paris, 1853, in-12. — *Le Filles du Feu*, 1854, in-12. — *Promenade autour de Paris*, 1855 — *Aurélia*, ou le *Rêve et la vie*, 1855, in-12. — *La Bohèm galante*, 1856, in-12. — *Le marquis de Fayolle*, 1856, in-1 (en collaboration avec EDOUARD GEORGES). — *Voyage e Orient*, 1856, 2 vol. in-12. — Œuvres complètes, Paris, 187 6 vol. in-12.

PRINCIPAUX OUVRAGES A CONSULTER

SUR GÉRARD DE NERVAL

E. DE MIRECOURT, *G. de Nerval,* Paris, 1854, in-32. — Théophile Gautier et Arsène Houssaye, articles dans la *Presse* et l'*Artiste* reproduits en tête du *Rêve et la vie,* Paris, 1855, in-12. — G. Bell, *G. de Nerval,* Paris, 1855, in-8. — Alf. Delveau; *Vie de G. de Nerval,* Paris, 1865, in-18. — J. Janin : *Journal des Débats,* 1er mars 1841, 5 février 1855. — A. de Pontmartin : *Causeries littéraires,* Paris 1857, in-18. — Champfleury : *Grandes figures d'hier et d'aujourd'hui,* Paris 1861, in-12. — Arsène Houssaye : *G. de Nerval,* dans *le Livre Bibliographie retrospective,* Paris, 1883, in-4, t. v. — Th. Gautier : *Histoire du Romantisme,* Paris, 1884, in-12. — Maurice Tourneux, *G. de Nerval, prosateur et poète,* dans *l'Age du Romantisme,* Paris, 1887. — Jules Levallois : Préface des *Filles du Feu,* Paris, 1889, in-8. — Hip. Lucas : *Portraits et Souvenirs littéraires,* Paris, 1890, in-12. — Arvède Barine : *Névrosés,* Paris, 1898, in-18. — Gauthier Ferrières : *Gérard de Nerval, la Vie et l'Œuvre,* Paris, 1906, in-18.

CHOIX DE POÉSIES

ODELETTES

AVRIL

Déjà les beaux jours, la poussière,
Un ciel d'azur et de lumière,
Les murs enflammés, les longs soirs ;
Et rien de vert : à peine encore
Un reflet rougeâtre décore
Les grands arbres aux rameaux noirs !

Ce beau temps me pèse et m'ennuie.
Ce n'est qu'après des jours de pluie
Que doit surgir, en un tableau,
Le printemps verdissant et rose,
Comme une nymphe fraîche éclose,
Qui, souriante, sort de l'eau.

FANTAISIE

Il est un air pour qui je donnerais
Tout Rossini, tout Mozart et tout Weber (1)
Un air très vieux, languissant et funèbre,
Qui pour moi seul a des charmes secrets.

Or, chaque fois que je viens à l'entendre,
De deux cents ans mon âme rajeunit :
C'est sous Louis-Treize... — Et je crois voir s'étendre
Un coteau vert que le couchant jaunit ;

Puis un château de brique à coins de pierre,
Aux vitraux teints de rougeâtres couleurs,
Ceint de grands parcs, avec une rivière
Baignant ses pieds, qui coule entre des fleurs.

(1) Prononcer Webre.

Puis une dame, à sa haute fenêtre,
Blonde aux yeux noirs, en ses habits anciens...
Que, dans une autre existence peut-être,
J'ai déjà vue — et dont je me souviens !

LA GRAND'MÈRE

Voici trois ans qu'est morte ma grand'mère
— La bonne femme ! — et, quand on l'enterra,
Parents, amis, tout le monde pleura
D'une douleur bien vraie et bien amère.

Moi seul, j'errais dans la maison, surpris,
Plus que chagrin, et, comme j'étais proche
De son cerceuil, — quelqu'un me fit reproche
De voir cela sans larmes et sans cris.

Douleur bruyante est bien vite passée :
Depuis trois ans, d'autres émotions,
Des biens, des maux, — des révolutions, —
Ont dans les cœurs sa mémoire effacée.

Moi seul, j'y songe, et la pleure souvent ;
Depuis trois ans, par le temps prenant force,
Ainsi qu'un nom gravé dans une écorce,
Son souvenir se creuse plus avant !

LA COUSINE

L'hiver a ses plaisirs : et souvent, le dimanche,
Quand un peu de soleil jaunit la terre blanche,
Avec une cousine on sort se promener...
« Et ne vous faites pas attendre pour dîner »,
Dit la mère.

Et, quand on a bien, aux Tuileries,
Vu sous les arbres noirs les toilettes fleuries,
La jeune fille a froid... et vous fait observer
Que le brouillard du soir commence à se lever.

Et l'on revient, parlant du beau jour qu'on regrette,
Qui s'est passé si vite... et de flamme discrète :
Et l'on sent en rentrant, avec grand appétit,
Du bas de l'escalier, — le dindon qui rôtit.

GAIETÉ

Petit *piqueton* de Mareuil,
Plus clairet qu'un vin d'Argenteuil,
Que ta saveur est souveraine !
Les Romains ne l'ont pas compris
Lorsqu' habitant l'ancien Paris,
Ils te préféraient le surène.

Ta liqueur rose, ô joli vin !
Semble faite du sang divin
De quelque nymphe bocagère ;
Tu perles au bord désiré
D'un verre à côtes, coloré
Par les teintes de la fougère,

Tu me guéris pendant l'été
De la soif qu'un vin plus vanté
M'avait laissé (1) depuis la veille ;
Ton goût suret, mais doux aussi,
Happant mon palais épaissi,
Me rafraîchit quand je m'éveille...

Eh quoi ! si gai dès le matin,
Je foule d'un pied incertain
Le sentier où verdit ton pampre !. .
— Et je n'ai pas de Richelet
Pour finir ce docte couplet...
Et trouver une rime en ampre (2)

---

(1) Il y a une faute, mais elle est dans le goût du temps.
(2) Lisez dans le *Dictionnaire des Rimes*, à l'article *Ampre*, vous y trouverez que *pampre* ; pourquoi ce mot si sonore n'a-t-il pas de rime

POLITIQUE

Dans Sainte-Pélagie,
Sous ce règne élargie,
Où, rêveur et pensif,
Je vis captif,

Pas une herbe ne pousse
Et pas un brin de mousse
Le long des murs grillés
Et frais taillés.

Oiseau qui fends l'espace...
Et toi, brise, qui passe
Sur l'étroit horizon
De la prison,

Dans votre vol superbe,
Apportez-moi quelque herbe,
Quelque gramen, mouvant
Sa tête au vent !

Qu'à mes pieds tourbillonne
Une feuille d'automne
Peinte de cent couleurs,
Comme les fleurs !

Pour que mon âme triste
Sache encor qu'il existe
Une nature, un Dieu
Hors de ce lieu.

Faites-moi cette joie
Qu'un instant je revoie
Quelque chose de vert
Avant l'hiver.

LE POINT NOIR

Quiconque a regardé le soleil fixement
Croit voir devant ses yeux voler obstinément
Autour de lui, dans l'air, une tache livide.

Ainsi, tout jeune encor et plus audacieux,
Sur la gloire un instant j'osai fixer les yeux :
Un point noir est resté dans mon regard avide.

Depuis, mêlée à tout comme un signe de deuil,
Partout, sur quelque endroit que s'arrête mon œil,
Je la vois se poser aussi, la tache noire !

Quoi, toujours ! Entre moi sans cesse et le bonheur.
Oh ! c'est que l'aigle seul — malheur à nous ! malheur ! —
Contemple impunément le Soleil et la Gloire

LES CYDALISES

Où sont nos amoureuses ?
Elles sont au tombeau !
Elles sont plus heureuses
Dans un séjour plus beau !

Elles sont près des anges,
Dans le fond du ciel bleu,
Et chantent les louanges
De la mère de Dieu !

O blanche fiancée !
O jeune vierge en fleur !
Amante délaissée,
Que flétrit la douleur !

L'éternité profonde
Souriait dans vos yeux...
Flambeaux éteints du monde,
Rallumez vous aux cieux !

NI BONJOUR NI BONSOIR

Sur un air grec.

Le matin n'est plus ! le soir pas encore :
Pourtant de nos yeux l'éclair a pâli.

Mais le soir vermeil ressemble à l'aurore,
Et la nuit, plus tard, amène l'oubli !

LA SÉRÉNADE

— Oh ! quel doux chant m'éveille ?
— Près de ton lit je veille,
Ma fille, et n'entends rien...
Rendors-toi, c'est chimère !
— J'entends dehors, ma mère,
Un chœur aérien...
— Ta fièvre va renaître.
— Ces chants de la fenêtre
Semblent s'être approchés.
— Dors, pauvre enfant malade,
Qui rêve sérénade...
Les galants sont couchés !

— Les hommes que m'importe ?
Un nuage m'emporte...
Adieu le monde, adieu !
Mère, ces sons étranges,
C'est le concert des anges
Qui m'appellent à Dieu !

ESPAGNE

Mon beau pays des Espagnes,
Qui voudrait fuir ton beau ciel,
Tes cités et tes montagnes,
Et ton printemps éternel ?

Ton air pur qui nous enivre,
Tes jours moins beaux que tes nuits,
Tes champs, où Dieu voudrait vivre
S'il quittait son palais,

Autrefois ta souveraine
L'Arabie, en te fuyant,
Laissa sur ton front de reine
Sa couronne d'Orient !

Un écho redit encore
A ton rivage enchanté
L'antique refrain du Maure :
« Gloire, amour et liberté ! »

CHANT D'AMOUR

Ici l'on passe
Des jours enchantés !
L'ennui s'efface
Aux cœurs attristés
Comme la trace
Des flots agités.

Heure frivole
Et qu'il faut saisir.
Passion folle
Qui n'est qu'un désir,
Et qui s'envole
Après le plaisir !

CHANSON GOTHIQUE

Belle épousée
J'aime tes pleurs !
C'est la rosée
Qui sied aux fleurs.

Les belles choses
N'ont qu'un printemps,
Semons de roses
Les pas du Temps !

Soit brune ou blonde,
Faut-il choisir ?
Le Dieu du monde,
C'est le plaisir.

CHANT DES FEMMES EN ILLYRIE

Pays enchanté
C'est la beauté
Qui doit te soumettre à ses chaînes.
Là-haut sur ces monts
Nous triomphons :
L'infidèle est maître des plaines.

Chez nous
Son amour jaloux
Trouverait des inhumaines...
Mais, pour nous conquérir,
Que faut-il nous offrir ?
Un regard, un mot tendre, un soupir !...

O soleil riant
De l'Orient
Tu fais supporter l'esclavage ;
Et tes feux vainqueurs
Domptent les cœurs,
Mais l'amour peut bien davantage.

Ses accents
Sont tout puissants
Pour enflammer le courage...
A qui sait tout oser
Qui pourrait refuser
Une fleur, un sourire, un baiser ?

CHANT MONTÉNÉGRIN

C'est l'empereur Napoléon
Un nouveau César, nous dit-on,
Qui rassembla ses capitaines :
« Allez là-bas
Jusqu'à ces montagnes hautaines ;
N'hésitez pas !

« Là sont des hommes indomptables,
Au cœur de fer,
Des rochers noirs et redoutables
Comme les abords de l'enfer.
« Ils ont amené des canons
Et des houzards et des dragons.
— Vous marchez tous, ô capitaines !
Vers le trépas ;
Contemplez ces roches hautaines,
N'avancez pas!

« Car la montagne a des abîmes
Pour vos canons;
Les rocs détachés de leurs cimes
Iront broyer vos escadrons.
Monténégro, Dieu te protège,
Et tu seras libre à jamais,
Comme la neige
De tes sommets ! »

CHANT SOUTERRAIN

Au fond des ténèbres,
Dans ces lieux funèbres,
Combattons le sort :
Et pour la vengeance,
Tous d'intelligence
Préparons la mort.

Marchons dans l'ombre ;
Un voile sombre
Couvre les airs :
Quand tout sommeille,
Celui qui veille
Brise ses fers !

LES CHIMÈRES

EL DESDICHADO

Je suis le ténébreux, — le veuf, — l'inconsolé,
Le prince d'Aquitaine à la tour abolie :
Ma seule étoile est morte, — et mon luth constellé
Porte le *soleil noir* de la *Mélancolie.*

Dans la nuit du tombeau, toi qui m'as consolé,
Rends-moi le Pausilippe et la mer d'Italie;
La *fleur* qui plaisait tant à mon cœur désolé,
Et la treille où le pampre à la rose s'allie.

Suis-je Amour ou Phébus, Lusignan ou Biron ?
Mon front est rouge encor du baiser de la reine ;
J'ai rêvé dans la grotte où nage la sirène...

Et j'ai deux fois vainqueur traversé l'Achéron :
Modulant tour à tour sur la lyre d'Orphée
Les soupirs de la sainte et les cris de la fée.

MYRTHO

Je pense à toi, Myrtho, divine enchanteresse,
Au Pausilippe altier, de mille feux brillant,
A ton front inondé des clartés d'Orient,
Aux raisins noirs mêlés avec l'or de ta tresse.

C'est dans ta coupe aussi que j'avais bu l'ivresse,
Et dans l'éclair furtif de ton œil souriant,
Quant aux pieds d'Iacchus on me voyait priant,
Car la Muse m'a fait l'un des fils de la Grèce.

Je sais pourquoi là-bas le volcan s'est rouvert...
C'est qu'hier tu l'avais bouché d'un pied agile,
Et de cendres soudain l'horizon s'est couvert.

Depuis qu'un duc normand brisa tes dieux d'argile,
Toujours, sous les rameaux du laurier de Virgile,
Le pâle hortensia s'unit au myrte vert !

HORUS

Le dieu Kneph en tremblant ébranlait l'univers :
Isis, la mère, alors se leva sur sa couche,
Fit un geste de haine à son époux farouche,
Et l'ardeur d'autrefois brilla dans ses yeux verts.

« Le voyez-vous, dit-elle, il meurt, ce vieux pervers,
Tous les frimas du monde ont passé par sa bouche
Attachez son pied tors, éteignez son œil louche,
C'est le dieu des volcans et le roi des hivers !

« L'aigle a déjà passé, l'esprit nouveau m'appelle,
J'ai revêtu pour lui la robe de Cybèle...
C'est l'enfant bien-aimé d'Hermès et d'Osiris ! »

La déesse avait fui sur sa conque dorée,
La mer nous renvoyait son image adorée,
Et les cieux rayonnaient sous l'écharpe d'Iris.

ANTÉROS

Tu demandes pourquoi j'ai tant de rage au cœur
Et sur un col flexible une tête indomptée ;
C'est que je suis issu de la race d'Antée,
Je retourne les dards contre le dieu vainqueur.

Oui, je suis de ceux-là qu'inspire le vengeur,
Il m'a marqué le front de sa lèvre irritée,
Sous la pâleur d'Abel, hélas ! ensanglantée,
J'ai parfois de Caïn l'implacable rougeur !

Jéhovah ! le dernier vaincu par ton génie,
Qui, du fond des enfers, criait : « O tyrannie ! »
C'est mon aïeul Bélus ou mon père Dagon...

Ils m'ont plongé trois fois dans les eaux du Cocyte,
Et, protégeant tout seul ma mère Amalécyte,
Je ressème à ses pieds les dents du vieux dragon.

DELFICA

La connais-tu, Dafné, cette ancienne romance,
Au pied du sycomore, ou sous les lauriers blancs,
Sous l'olivier, le myrte ou les saules tremblants,
Cette chanson d'amour... qui toujours recommence ?

Reconnais-tu le temple, au péristyle immense,
Et les citrons amers où s'imprimaient tes dents ?
Et la grotte, fatale aux hôtes imprudents,
Où du dragon vaincu dort l'antique semence !

Ils reviendront, ces dieux que tu pleures toujours !
Le temps va ramener l'ordre des anciens jours ;
La terre a tressailli d'un souffle prophétique...

Cependant la sibylle au visage latin
Est endormie encor sous l'arc de Constantin :
— Et rien n'a dérangé le sévère portique.

ARTEMIS

La treizième revient... C'est encor la première ;
Et c'est toujours la seule, — ou c'est le seul moment :
Car, es-tu reine, ô toi ! la première ou dernière ?
Es-tu roi, toi le seul ou le dernier amant ?...

Aimez qui vous aima du berceau dans la bière ;
Celle que j'aimai seul m'aime encor tendrement :
C'est la mort — ou la morte... O délice ! ô tourment :
La rose qu'elle tient, c'est la *rose trémière.*

Sainte napolitaine aux mains pleines de feux,
Rose au cœur violet ; fleur de sainte Gudule :
As-tu trouvé ta croix dans le désert des cieux ?

Roses blanches, tombez ! vous insultez nos dieux :
Tombez, fantômes blancs, de votre ciel qui brûle ;
— La sainte de l'abîme est plus sainte à mes yeux !

LA TÊTE ARMÉE

Napoléon mourant vit une *Tête armée...*
Il pensait a son fils déjà faible et souffrant :
La Tête, c'était donc sa France bien-aimée,
Décapitée, aux pieds du César expirant.

Dieu, qui jugeait cet homme et cette renommée,
Rappela Jésus-Christ ; mais l'abîme, s'ouvrant,
Ne lui rendit qu'un souffle, un spectre de fumée :
Le demi-dieu, vaincu, se releva plus grand.

Alors on vit sortir du fond du purgatoire
Un jeune homme inondé des pleurs de la Victoire,
Qui tendit sa main pure aux monarques des cieux ;

Frappés au flanc tous deux par un double mystère;
L'un répandait son sang pour féconder la terre,
L'autre versait au ciel la semence des dieux !

LE CHRIST AUX OLIVIERS

Dieu est mort, le ciel est vide...
Pleurez ! enfants, vous n'avez plus de père
Jean Paul.

(IMITÉ DE JEAN-PAUL)

I

Quand le Seigneur, levant au ciel ses maigres bras,
Sous les arbres sacrés, comme font les poètes,
Se fut longtemps perdu dans ses douleurs muettes,
Et se jugea trahi par des amis ingrats ;

Il se tourna vers ceux qui l'attendaient en bas
Rêvant d'être des rois, des sages, des prophètes...
Mais engourdis, perdus dans le sommeil des bêtes,
Et se prit à crier : « Non, Dieu n'existe pas ! »

Ils dormaient. « Mes amis savez-vous *la nouvelle* ?
J'ai touché de mon front à la voûte éternelle ;
Je suis sanglant, brisé, souffrant pour bien des jours !

Frères, je vous trompais. Abîme ! abîme ! abîme !
Le dieu manque à l'autel, où je suis la victime...
Dieu n'est pas ! Dieu n'est plus ! » Mais ils dormaient toujours !

II

Il reprit : « Tout est mort ! J'ai parcouru les mondes ;
Et j'ai perdu mon vol dans leurs chemins lactés,
Aussi loin que la vie, en ses veines fécondes,
Répand des sables d'or et des flots argentés :

« Partout le sol désert cotoyé par des ondes,
Des tourbillons confus d'océans agités...
Un souffle vague émeut les sphères vagabondes,
Mais nul esprit n'existe en ces immensités.

« En cherchant l'œil de Dieu, je n'ai vu qu'une orbite
Vaste, noire et sans fond, d'où la nuit qui l'habite
Rayonne sur le monde et s'épaissit toujours ;

« Un arc-en-ciel étrange entoure ce puits sombre,
Seuil de l'ancien chaos dont le néant est l'ombre,
Spirale, engloutissant les mondes et les jours !

III

Immobile Destin, muette sentinelle,
Froide Nécessité !... Hasard, qui, t'avançant
Parmi les mondes morts sous la neige éternelle,
Refroidis, par degrés, l'univers pâlissant,

« Sais-tu ce que tu fais, puissance originelle,
De tes soleils éteints l'un l'autre se froissant...

Es-tu sûr de transmettre une haleine immortelle,
Entre un monde qui meurt et l'autre renaissant ?...

« O mon Père ! est-ce toi que je sens en moi-même ?
As tu pouvoir de vivre et de vaincre la mort ?
Aurais-tu succombé sous un dernier effort

« De cet ange des nuits que frappa l'anathème...
Car je me sens tout seul à pleurer et souffrir,
Hélas ! et, si je meurs, c'est que tout va mourir ! »

IV

Nul n'entendait gémir l'éternelle victime,
Livrant au monde en vain tout son cœur épanché ;
Mais, près de défaillir et sans force penché,
Il appela le *seul* — éveillé dans Solyme :

« Judas ! lui cria-t-il, tu sais ce qu'on m'estime,
Hâte-toi de me vendre, et finis ce marché :
Je suis souffrant, ami ! sur la terre couché...
Viens ! ô toi qui, du moins, as la force du crime ! »

Mais Judas s'en allait mécontent et pensif,
Se trouvant mal payé, plein d'un remords si vif
Qu'il lisait ses noirceurs sur tous les murs écrites.

Enfin Pilate seul, qui veillait pour César,
Sentant quelque pitié, se tourna par hasard :
« Allez chercher ce fou ! », dit-il aux satellites.

V

C'était bien lui, ce fou, cet insensé sublime...
Cet Icare oublié qui remontait les cieux,
Ce Phaéton perdu sous la foudre des dieux,
Ce bel Atys meurtri que Cybèle ranime !

L'augure interrogeait le flanc de la victime,
La terre s'enivrait de ce sang précieux...
L'univers étourdi penchait sur ses essieux,
Et l'Olympe un instant chancela vers l'abîme.

« Réponds, criait César à Jupiter Ammon,
Quel est ce nouveau dieu qu'on impose à la terre ?
Et, si ce n'est un dieu, c'est au moins un démon... »

Mais l'oracle invoqué pour jamais dut se taire ;
Un seul pouvait au monde expliquer ce mystère :
— Celui qui donna l'âme aux enfants du limon.

VERS DORÉS

Homme, libre penseur ! te crois-tu seul pensant
Dans ce monde où la vie éclate en toute chose ?
Des forces que tu tiens ta liberté dispose,
Mais de tous tes conseils l'univers est absent.

Respecte dans la bête un esprit agissant :
Chaque fleur est une âme à la nature éclose ;
Un mystère d'amour dans le métal repose ;
« Tout est sensible ! » Et tout sur ton être est puissant.

Crains, dans le mur aveugle, un regard qui t'épie :
A la matière même un verbe est attaché !...
Ne la fais pas servir à quelque usage impie !

Souvent dans l'être obscur habite un dieu caché ;
Et, comme un œil naissant couvert par ses paupières,
Un pur esprit s'accroît sous l'écorce des pierres !

POESIES DIVERSES

MÉLODIE

Quand le plaisir brille en tes yeux
Pleins de douceur et d'espérance ;
Quand le charme de l'existence
Embellit tes traits gracieux, —
Bien souvent alors je soupire
En songeant que l'amer chagrin,
Aujourd'hui loin de toi, peut t'atteindre demain,
Et de ta bouche aimable effacer le sourire ;
Car le Temps, tu le sais, entraîne sur ses pas
Les illusions dissipées,
Et les feux refroidis, et les amis ingrats,
Et les espérances trompées !

Mais crois-moi, mon amour ! tous ces charmes naissants
Que je contemple avec ivresse
S'ils s'évanouissaient sous mes bras caressants,
Tu conserverais ma tendresse ! —
Si tes attraits étaient flétris,
Si tu perdais ton doux sourire,
La grâce de tes traits chéris
Et tout ce qu'en toi l'on admire,
Va, mon cœur n'est pas incertain :
De sa sincérité tu pourrais tout attendre.
Et mon amour, vainqueur du Temps et du Destin,
S'enlacerait à toi, plus ardent et plus tendre !

Oui, si tous tes attraits te quittaient aujourd'hui,
J'en gémirais pour toi ; mais en ce cœur fidèle
Je trouverais peut-être une douceur nouvelle,
Et, lorsque loin de toi les amants auraient fui,
Chassant la jalousie en tourments si féconde,
Une plus vive ardeur me viendrait animer.
« Elle est donc à moi seule, dirais-je, puisqu'au monde
Il ne reste que moi qui puisse encor l'aimer ! »

Mais qu'osé-je prévoir ? tandis que la jeunesse
S'entoure d'un éclat, hélas, bien passager,
Tu ne peux te fier à toute la tendresse
D'un cœur en qui le temps ne pourra rien changer.
Tu le connaîtras mieux : s'accroissant d'âge en âge,
L'amour constant ressemble à la fleur du soleil,
Qui rend à son déclin, le soir, le même hommage
Dont elle a, le matin, salué son réveil !

STANCES ÉLÉGIAQUES

Ce ruisseau dont l'onde tremblante
Réfléchit la clarté des cieux,
Paraît dans sa course brillante
Etinceler de mille feux ;
Tandis qu'au fond d'un lit paisible,
Où, par une pente insensible
Lentement s'écoulent ses flots,
Il entraîne une fange impure
Qui d'amertume et de souillure
Partout empoisonne ses eaux.

De même un passager délire,
Un éclair rapide et joyeux
Entr'ouvre ma bouche au sourire,
Et la gaîté brille en mes yeux ;
Cependant mon âme est de glace,
Et rien n'effacera la trace
Des malheurs qui m'ont terrassé.
En vain passera ma jeunesse
Toujours l'importune tristesse
Gonflera mon cœur oppressé.

Car il est un nuage sombre,
Un souvenir mouillé de pleurs,
Qui m'accable et répand son ombre
Sur mes plaisirs et mes douleurs.
Dans ma profonde indifférence,

De la joie ou de la souffrance
L'aiguillon ne peut m'émouvoir ;
Les biens que le vulgaire envie
Peut-être embelliront ma vie,
Mais rien ne me rendra l'espoir.

Du tronc à demi détachée
Par le souffle des noirs autans,
Lorsque la branche desséchée
Revoit les beaux jours du printemps
Si parfois un rayon mobile,
Errant sur sa tête stérile,
Vient brillanter ses rameaux nus,
Elle sourit à la lumière ;
Mais la verdure printanière
Sur son front ne paraîtra plus.

LÉNORE

(IMITÉ DE BURGER)

Le point du jour brillait à peine que Lénore
Saute du lit : « Guillaume, es-tu fidèle encore,
Dit-elle, ou n'es-tu plus ? C'était un officier
Jeune et beau, qui devait l'épouser ; mais, la veille
Du mariage, hélas ! le tambour le réveille
De grand matin ; il s'arme et part sur son coursier.

Depuis, pas de nouvelle, et cependant la guerre,
Aux deux partis fatale, avait cessé naguère.
Les soldats revenaient, avec joie accueillis :
« Mon mari ! mon amant ! mon fils !... Dieu vous renvoie. »
Tout cela s'embrassait, sautait, mourait de joie...
Lénore seule, en vain, parcourait le pays.

L'avez-vous vu ?... — Non. — Non. — Chacun a sa famille,
Ses affaires... Chacun passe. — La pauvre fille
Pleure, pleure et sa mère accourt, lui prend la main :
« Qu'as-tu, Lénore ? — Il est mort, et je dois le suivre ;
Nous nous sommes promis de ne pas nous survivre...
— Patience ! sans doute il reviendra demain.

« Quelque chose l'aura retardé. Viens, ma fille,
Il est nuit. » Elle rentre, elle se déshabille,
Et dort, ou croit dormir... Mais, tout à coup, voilà
Qu'un galop de cheval au loin se fait entendre,
Puis éclate plus près... Enfin, une voix tendre :
« Lénore ! mon amour... ouvre-moi... je suis là ! »

Elle n'est pas levée encore, que Guillaume
Est près d'elle. « Ah ! c'est toi ! d'où viens-tu ? — D'un royaume
Où je dois retourner cette nuit ; me suis-tu ?
— Oh ! jusqu'à la mort ! — Bien. — Est-ce loin ? — A cent lieues.
— Partons. — La lune luit... les montagnes sont bleues...
A cheval !... d'ici là, le chemin est battu. »

Ils partent... Sous les pas agiles
Du coursier les cailloux brûlaient,
Et les monts, les forêts, les villes,
A droite, à gauche, s'envolaient.

« Le glas tinte, le corbeau crie,
Le lit nuptial nous attend...
Presse-toi contre moi, mon épouse chérie !
— Guillaume, ton lit est-il si grand ?
— Non, mais nous y tiendrons... Six planches, deux planchettes
Voilà tout... pas de luxe. Oh ! l'amour n'en veut pas. »
Ils passaient, ils passaient, et les ombres muettes
Venaient se ranger sur leurs pas.

« Hourra ! hourra ! je vous invite
A ma noce... Les morts vont vite...
Ma belle amie, en as-tu peur ?
— Ne parle pas des morts... cela porte malheur... »
Hop ! hop ! hop !... Sous les pas agiles
Du coursier les cailloux brûlaient,
Et les monts, les forêts, les villes,
A droite, à gauche, s'envolaient.

« — Mais d'où partent ces chants funèbres,
Où vont ces gens en longs manteaux ?
Hourra ! que faites-vous là-bas sous les ténèbres,
Avec vos chants et vos flambeaux ?

— Nous conduisons un mort. — Et moi, ma fiancée.
Mais votre mort pourra bien attendre à demain ;
Suivez-moi tous, la nuit n'est pas très avancée...
Vous célébrerez mon hymen.

« Hourra ! hourra ! je vous invite
A ma noce... Les morts vont vite...
Ma belle amie, en as-tu peur ?
— Ne parle pas des morts... cela porte malheur... »

Hop ! hop ! hop ! sous les pas agiles
Du coursier les cailloux brûlaient,
Et les monts, les forêts,les villes,
A droite, à gauche, s'envolaient,

« Tiens ! vois-tu ces ombres sans tête
Se presser autour d'un tréteau,
Là, du supplice encor tout l'attirail s'apprête...
Pour exécuter un bourreau.
Hourra ! dépêchez-vous !... hourra ! troupe féroce,
Faites aussi cortège autour de mon cheval !
Vous seriez déplacés au banquet de ma noce
Mais vous pourrez danser au bal.

« Hourra ! mais j'aperçois le gîte
Sombre où nous sommes attendus...
Les morts au but arrivent vite ;
Hourra ! nous y voici rendus ! »

Contre une grille en fer le cavalier arrive,
Y passe sans l'ouvrir... et d'un élan soudain,
Transporte Lénore craintive
Au milieu d'un triste jardin...
C'était un cimetière. « Est-ce là ta demeure ?
— Oui, Lénore ; mais voici l'heure,
Voici l'heure de notre hymen ;
Descendons de cheval... Femme, prenez ma main ! »
Ah ! Seigneur Dieu ! plus de prestige...

Le cheval, vomissant des feux,
S'abîme ! et de l'homme (ô prodige !)

Un vent souffle les noirs cheveux
Et la chair qui s'envole en poudre...
Puis, à la lueur de la foudre,
Découvre un squelette hideux !

« Hourra ! qu'on commence la fête !
Hourra ! » Tout s'agite, tout sort,
Et, pour la ronde qui s'apprête,
Chaque tombeau vomit un mort.

. . . .

Tout est fini ! par Notre Dame !
Reprend la même voix, chaque chose à son tour :
Après la gloire vient l'amour !
Maintenant, j'embrasse ma femme.

« — Jamais » Elle s'agite... et tout s'évanouit !
« Jamais ! dit son amant, est-ce bien vrai, cruelle !
(Il était près du lit.) — Ah ! Guillaume, dit-elle,
Quel rêve j'ai fait cette nuit. »

MÉLODIE IRLANDAISE

(IMITÉ DE THOMAS MOORE)

Le soleil du matin commençait sa carrière,
Je vis près du rivage une barque légère
Se bercer mollement sur les flots argentés.
Je revins quand la nuit descendait sur la rive :
La nacelle était là, mais l'onde fugitive
Ne baignait plus ses flancs dans le sable arrêtés.

Et voilà notre sort ! au matin de la vie
Par des rêves d'espoir notre âme poursuivie
Se balance un moment sur les flots du bonheur ;
Mais, sitôt que le soir étend son voile sombre,
L'ombre qui nous portait se retire; et dans l'ombre
Bientôt nous restons seuls en proie à la douleur.

Au déclin de nos jours on dit que notre tête
Doit trouver le repos sous un ciel sans tempête ;
Mais qu'importe à mes vœux le calme de la nuit ;

Rendez-moi le matin, la fraîcheur et les charmes;
Car je préfère encor ses brouillards et ses larmes
Aux plus douces lueurs du soleil qui s'enfuit.

Oh ! qui n'a désiré voir tout à coup renaître
Cet instant dont le charme éveilla dans son être
Et des sens inconnus et de nouveaux transports !
Où son âme semblable à l'écorce embaumée,
Qui disperse en brûlant sa vapeur parfumée,
Dans les feux de l'amour exhala ses trésors !

LAISSE-MOI

Non, laisse-moi, je t'en supplie ;
En vain, si jeune et si jolie,
Tu voudrais ranimer mon cœur !
Ne vois-tu pas, à ma tristesse,
Que mon front pâle et sans jeunesse
Ne doit plus sourire au bonheur ?

Quand l'hiver aux froides haleines
Des fleurs qui brillent dans nos plaines
Glace le sein épanoui,
Qui peut rendre à la feuille morte
Ses parfums que la brise emporte
Et son éclat évanoui ?

Oh ! si je t'avais rencontrée
Alors que mon âme enivrée
Palpitait de vie et d'amours,
Avec quel transport, quel délire
J'aurais accueilli ton sourire
Dont le charme eût nourri mes jours !

Mais à présent, ô jeune fille !
Ton regard, c'est l'astre qui brille,
Aux yeux troublés des matelots,
Dont la barque en proie au naufrage,
A l'instant où cesse l'orage,
Se brise et s'enfuit sous les flots.

Non, laisse-moi, je t'en supplie ;
En vain, si jeune et si jolie,
Tu voudrais ranimer mon cœur :
Sur ce front pâle et sans jeunesse
Ne vois-tu pas que la tristesse
A banni l'espoir du bonheur ?

LES PAPILLONS

De toutes les belles choses
Qui nous manquent en hiver,
Qu'aimez-vous mieux ? « Moi, les roses ;
— Moi, l'aspect d'un beau pré vert ;
— Moi, la moisson blondissante,
Chevelure des sillons ;
— Moi, le rossignol qui chante ;
— Et moi, les beaux papillons ! »

Le papillon ! fleur sans tige
    Qui voltige
Que l'on cueille en un réseau ;
Dans la nature infinie,
    Harmonie
Entre la plante et l'oiseau !

Quand revient l'été superbe,
Je m'en vais au bois tout seul :
Je m'étends dans la grande herbe,
Perdu dans ce vert linceul.

Sur ma tête renversée,
Là, chacun d'eux à son tour,
Passe comme une pensée
De poésie ou d'amour !

Voici le papillon *Faune*,
    Noir et jaune ;
Voici le *Mars* azuré,

Agitant des étincelles
Sur ses ailes
D'un velours riche et moiré.

Voici le *Vulcain* rapide,
Qui vole comme un oiseau ;
Son aile noire et splendide
Porte un grand ruban ponceau.

Dieux ! le *Soufré,* dans l'espace,
Comme un éclair a relui...
Mais le joyeux *Nacré* passe,
Et je ne vois plus que lui !

Comme un éventail de soie,
Il déploie
Son manteau semé d'argent ;
Et sa robe bigarrée
Est dorée
D'un or verdâtre et changeant.

Voici le *Machaon-zèbre,*
De fauve et de noir rayé ;
Le *Deuil,* en habit funèbre ;
Et le *Miroir* bleu strié ;

Voici l'*Argus,* feuille-morte,
Le *Morio,* le *Grand-Bleu,*
Et le *Paon de Jour* qui porte
Sur chaque aile un œil de feu !

Mais le soir brunit nos plaines ;
Les Phalènes
Prennent leur essor bruyant,
Et les *Sphinx* aux couleurs sombres,
Dans les ombres
Voltigent en tournoyant.

C'est le *Grand Paon,* à l'œil rose
Dessiné sur un fond gris,
Qui ne vole qu'à nuit close,
Comme les chauves-souris ;

Le *Bombice* du troëne,
Rayé de jaune et de vert,
Et le *Papillon du chêne*
Qui ne meurt pas en hiver !

Voici le *Sphinx* à la tête
De squelette,
Peinte en blanc sur un fond noir,
Que le villageois redoute,
Sur sa route,
De voir voltiger le soir.

Je hais aussi les *Phalènes*,
Sombres hôtes de la nuit,
Qui voltigent dans nos plaines
De sept heures à minuit ;

Mais vous, papillons que j'aime,
Légers papillons de jour,
Tout en vous est un emblème
De poésie et d'amour !

Malheur, papillons que j'aime.
Doux emblème,
A vous pour votre beauté !...
Un doigt, de votre corsage,
Au passage,
Froisse, hélas ! le velouté !...

Une toute jeune fille
Au cœur tendre, au doux souris,
Perçant vos cœurs d'une aiguille
Vous contemple, l'œil surpris.

Et vos pattes sont coupées
Par l'ongle blanc qui les mord,
Et vos antennes crispées
Dans les douleurs de la mort !. .

———

NOBLES ET VALETS

Les nobles d'autrefois, dont parlent les romans,
Ces preux à fronts de bœuf, à figures dantesques,
Dont les corps charpentés d'ossements gigantesques
Semblaient avoir au sol racine et fondement ;

S'ils revenaient au monde, et qu'il leur prît l'idée
De voir les héritiers de leurs noms immortels,
Race de laridons, encombrant les hôtels
Des ministres, — rampante, avide et dégradée ;

Etres grêles, à buscs, plastrons et faux-mollets : —
Certes, ils comprendraient alors, ces nobles hommes,
Que, depuis les vieux temps, au sang des gentilshommes
Leurs filles ont mêlé bien du sang de valets !

LE RÉVEIL EN VOITURE

Voici ce que je vis. — Les arbres sur ma route
Fuyaient mêlés, ainsi qu'une armée en déroute !
Et sous moi, comme ému par les vents soulevés,
Le sol roulait des flots de glèbe et de pavés.

Des clochers conduisaient parmi les plaines vertes
Leurs hameaux aux maisons de plâtre, recouvertes
En tuiles, qui trottaient ainsi que des troupeaux
De moutons blancs, marqués en rouge sur le dos.

Et les monts enivrés chancelaient : la rivière
Comme un serpent boa, sur la vallée entière
Etendu, s'élançait pour les entortiller...
— J'étais en poste, moi, venant de m'éveiller !

LE RELAI

En voyage, on s'arrête, on descend de voiture ;
Puis entre deux maisons on passe à l'aventure,

Des chevaux, de la route et des fouets étourdi,
L'œil fatigué de voir et le corps engourdi.

Et voici tout à coup, silencieuse et verte,
Une vallée humide et de lilas couverte,
Un ruisseau qui murmure entre les peupliers, —
Et la route et le bruit sont bien vite oubliés !

On se couche dans l'herbe et l'on s'écoute vivre,
De l'odeur du foin vert à loisir on s'enivre,
Et sans penser à rien on regarde les cieux...
Hélas ! une voix crie : « En voiture, messieurs ! »

UNE ALLÉE AU LUXEMBOURG

Elle a passé, la jeune fille,
Vive et preste comme un oiseau :
A la main une fleur qui brille,
A la bouche un refrain nouveau.

C'est peut-être la seule au monde
Dont le cœur au mien répondrait ;
Qui venant dans ma nuit profonde
D'un seul regard l'éclairerait !...

Mais non, — ma jeunesse est finie...
Adieu, doux rayon qui m'a lui, —
Parfum, jeune fille, harmonie...
Le bonheur passait — il a fui !

NOTRE-DAME DE PARIS

Notre-Dame est bien vieille ; on la verra peut-être
Enterrer cependant Paris qu'elle a vu naître.
Mais, dans quelque mille ans, le temps fera broncher
Comme un loup fait d'un bœuf ; cette carcasse lourde,
Tordra ses nerfs de fer, et puis d'une dent lourde
Rongera tristement ses vieux os de rocher.

Bien des hommes de tous les pays de la terre
Viendront pour contempler cette ruine austère,
Rêveurs, en relisant le livre de Victor...
— Alors ils croiront voir la vieille basilique,
Toute ainsi qu'elle était puissante et magnifique,
Se lever devant eux comme l'ombre d'un mort !

DANS LES BOIS

Au printemps, l'oiseau naît et chante :
N'avez-vous jamais ouï sa voix ?...
Elle est pure, simple et touchante
La voix de l'oiseau — dans les bois !

L'été, l'oiseau cherche l'oiselle ;
Il aime, et n'aime qu'une fois !
Qu'il est doux, paisible et fidèle
Le nid de l'oiseau — dans les bois !

Puis, quand vient l'automne brumeuse,
Il se tait... avant les temps froids.
Hélas ! qu'elle doit être heureuse
La mort de l'oiseau — dans les bois !

UNE FEMME ET L'AMOUR

Une femme est l'amour, la gloire et l'espérance ;
Aux enfants qu'elle guide, à l'homme consolé,
Elle élève le cœur et calme la souffrance,
Comme un esprit des cieux sur la terre exilé.

Courbé par le travail ou par la destinée,
L'homme à sa voix s'élève et son front s'éclaircit :
Toujours impatient dans sa course bornée,
Un sourire le dompte et son cœur s'adoucit.

Dans ce siècle de fer la gloire est incertaine :
Bien longtemps à l'attendre il faut se résigner,
Mais qui n'aimerait pas dans sa grâce sereine
La Beauté qui la donne ou qui la fait gagner ?

RÊVERIE DE CHARLES VI

FRAGMENT

... Que de soins sur un front la main de Dieu rassemble
Et donne pour racine aux fleurons du bandeau !
Pourquoi mit-il encor ce pénible fardeau
Sur ma tête aux pensers sombres abandonnée,
Et souffrante, et déjà de soi-même inclinée ?
Moi qui n'aurais aimé, si j'avais pu choisir,
Qu'une existence calme, obscure et sans désir :
Une pauvre maison dans quelque bois perdue,
Des tapis de lierre et de mousse tendue ;
Des fleurs à cultiver, la barque d'un pêcheur,
Et de la nuit sur l'eau respirer la fraîcheur ;
Prier Dieu sur les monts, suivre mes rêveries
Par les bois ombragés et les grandes prairies,
Des collines le soir descendre le penchant,
Le visage baigné des lueurs du couchant ;
Quand un vent parfumé nous apporte en sa plainte
Quelques sons affaiblis d'une ancienne complainte...
Oh ! ces feux du couchant, vermeils, capricieux,
Montent comme un chemin splendide vers les cieux !
Il semble que Dieu dise à mon âme souffrante :
« Quitte le monde impur, la foule indifférente,
Suis d'un pas assuré cette route qui luit,
Et viens à moi, mon fils !... et n'attends pas la nuit ! »

FAUST [1]

FRAGMENTS POÉTIQUES

DÉDICACE [2]

Venez, illusions !... .au matin de ma vie,
Que j'aimais à fixer votre inconstant essor !
Le soir vient, et pourtant c'est une douce envie,
C'est une vanité qui me séduit encor.
Rapprochez-vous ! C'est bien ; tout s'anime et se presse
Au-dessus des brouillards, dans un monde plus grand,
Mon cœur, qui rajeunit, aspire avec ivresse
Le souffle de magie autour de vous errant.

De beaux jours écoulés j'aperçois les images,
Et mainte ombre chérie a descendu des cieux ;
Comme un feu ranimé perçant la nuit des âges,
L'amour et l'amitié me repeuplent ces lieux.
Mais le chagrin les suit : en nos tristes demeures,
Jamais la joie, hélas ! n'a brillé qu'à demi...
Il vient nommer tous ceux qui, dans d'aimables heures,
Ont, par la mort frappés, quitté leur tendre ami.
Cette voix qu'ils aimaient résonne plus touchante,
Mais elle ne peut plus pénétrer jusqu'aux morts ;
J'ai perdu d'amitié l'oreille bienveillante,
Et mon premier orgueil et mes premiers accords !
Mes chants ont beau parler à la foule inconnue,
Ses applaudissements ne me sont qu'un vain bruit,
Et, sur moi, si la joie est parfois descendue,
Elle semblait errer sur un monde détruit.

Un désir oublié, qui pourtant veut renaître,
Vient, dans sa longue paix, secouer mon esprit ;

(1) On sait que la traduction du *Faust* de Gœthe, par Gérard de Nerval, est en prose et en vers. On trouvera ici à peu près tous les vers.

(2) On pense que Gœthe adresse cette dédicace aux mânes de quelques amis, qu'il perdit avant la publication de son poème.

Mais, inarticulés, mes nouveaux chants peut-être
Ne sont que ceux d'un luth où la bise frémit.
Ah ! je sens un frisson : par de nouvelles larmes,
Le trouble de mon cœur soudain s'est adouci.
De mes jours d'autrefois renaissent tous les charmes,
Et ce qui disparut pour moi revit ici.

PROLOGUE SUR LE THÉATRE

LE DIRECTEUR, LE POÈTE DRAMATIQUE,
LE PERSONNAGE BOUFFON

LE DIRECTEUR

O vous dont le secours me fut souvent utile,
Donnez-moi vos conseils pour un cas difficile.
De ma vaste entreprise, amis, que pensez-vous ?
Je veux qu'ici le peuple abonde autour de nous,
Et de le satisfaire il faut que l'on se pique,
Car de notre existence il est la source unique.
Mais, grâce à Dieu, ce jour a comblé notre espoir,
Et le voici là-bas, rassemblé pour nous voir,
Qui prépare à nos vœux un triomphe facile,
Et garnit tous les bancs de sa masse immobile.
Tant d'avides regards fixés sur le rideau
Ont, pour notre début, compté sur du nouveau ;
Leur en trouver est donc ma grande inquiétude ;
Je sais que du sublime ils n'ont point l'habitude ;
Mais ils ont lu beaucoup : il leur faut à présent
Quelque chose à la fois de fort et d'amusant.
Ah ! mon spectacle, à moi, c'est d'observer la foule,
Quand le long des poteaux elle se presse et roule,
Qu'avec cris et tumulte elle vient au grand jour
De nos bureaux étroits assiéger le pourtour ;
Et que notre caissier, tout fier de sa recette,
A l'air d'un boulanger dans un jour de disette...
Mais qui peut opérer un miracle si doux ?
Un poète, mon cher !... et je l'attends de vous.

Le Poète

Ne me retracez point cette foule insensée,
Dont l'aspect m'épouvante et glace ma pensée,
Ce tourbillon vulgaire, et rongé par l'ennui,
Qui dans son monde oisif nous entraîne avec lui ;
Tous ses honneurs n'ont rien qui puisse me séduire :
C'est loin de son séjour qu'il faudrait me conduire,
En des lieux où le ciel m'offre ses champs d'azur,
Où, pour mon cœur charmé, fleurisse un bonheur pur,
Où l'amour, l'amitié, par un souffle céleste,
De mes illusions raniment quelque reste...
Ah ! c'est là qu'à ce cœur prompt à se consoler,
Quelque chose de grand pourrait se révéler ;
Car les chants arrachés à l'âme trop brûlante,
Les accents bégayés par la bouche tremblante,
Tantôt frappés de mort, et tantôt couronnés,
Au gouffre de l'oubli sont toujours destinés :
Des accords moins brillants, fruits d'une longue veille,
De la postérité charmeraient mieux l'oreille ;
Ce qui s'accroît trop vite est bien près de finir :
Mais un laurier tardif grandit dans l'avenir.

Le Bouffon

Oh ! la postérité ! c'est un mot bien sublime.
Mais le siècle présent a droit à quelque estime ;
Et, si pour l'avenir je travaillais aussi,
Il faudrait plaindre enfin les gens de ce temps-ci :
Ils montrent seulement cette honnête exigence
De vouloir s'amuser avant leur descendance...
Moi, je fais de mon mieux à les mettre en gaîté ;
Plus le cercle est nombreux, plus j'en suis écouté !
Pour vous qui pouvez tendre à d'illustres suffrages,
A votre siècle aussi consacrez vos ouvrages :
Ayez le sentiment, la passion, le feu !
C'est tout... Et la folie ? Il en faut bien un peu.

Le Directeur

Surtout de nos décors déployez la richesse ;
Qu'un tableau varié dans le cadre se presse,

Offrez un univers aux spectateurs surpris...
Pourquoi vient-on ? Pour voir : on veut voir à tout prix.
Sachez donc par l'*effet* conquérir leur estime,
Et vous serez pour eux un poète sublime.
Sur la masse, mon cher, la masse doit agir :
D'après son goût, chacun voulant toujours choisir,
Trouve ce qu'il lui faut où la matière abonde,
Et qui donne beaucoup donne pour tout le monde.
Que votre ouvrage aussi se divise aisément ;
Un plan trop régulier n'offre nul agrément ;
Le public prise peu de pareils tours d'adresse,
Et vous mettrait bien vite en pièces votre pièce.

LE POÈTE

Quels que soient du public la menace ou l'accueil,
Un semblable métier répugne à mon orgueil,
A ce que je puis voir, l'ennuyeux barbouillage
De nos auteurs du jour, obtient votre suffrage.

LE DIRECTEUR

Je ne repousse pas de pareils arguments :
Qui veut bien travailler choisit ses instruments,
Pour vous, examinez ce qui vous reste à faire,
Et voyez quels sont ceux à qui vous voulez plaire.
Tout maussade d'ennui, chez nous l'un vient d'entrer ;
L'autre sort d'un repas qu'il lui faut digérer ;
Plusieurs, et le dégoût chez eux est encor pire,
Amateurs de journaux, achèvent de les lire :
Ainsi qu'au bal masqué, l'on entre avec fracas,
La curiosité de tous hâte les pas :
Les hommes viennent voir ; les femmes, au contraire,
D'un spectacle gratis régalent le parterre.
Qu'allez-vous cependant rêver sur l'Hélicon ?
Pour plaire à ces gens-là, faut-il tant de façon ?
Osez fixer les yeux sur ces juges terribles !
Les uns sont hébétés, les autres insensibles ;
En sortant, l'un au jeu compte passer la nuit ;
Un autre chez sa belle ira coucher sans bruit.

Maintenant, pauvre fou, si cela vous amuse,
Prostituez-leur donc l'honneur de votre muse !
Non !... mais, je le répète, et croyez mes discours,
Donnez-leur du nouveau, donnez-leur en toujours ;
Agitez ces esprits qu'on ne peut satisfaire...
Mais qu'est-ce qui vous prend ? est-ce extase, colère ?

LE POÈTE

Cherche un autre valet ! tu méconnais en vain
Le devoir du poète et son emploi divin !
Comment les cœurs à lui viennent-ils se soumettre ?
Comment des éléments dispose-t-il en maître ?
N'est-ce point par l'accord, dont le charme vainqueur
Reconstruit l'univers dans le fond de son cœur ?
Tandis que la nature à ses fuseaux démêle
Tous les fils animés de sa trame éternelle ;
Quand les êtres divers, en tumulte pressés,
Poursuivent tristement les siècles commencés ;
Qui sait assujettir la matière au génie ?
Soumettre l'action aux lois de l'harmonie ?
Dans l'ordre universel, qui sait faire rentrer
L'être qui se révolte ou qui peut s'égarer ?
Qui sait, par des accents plus ardents ou plus sages,
Des passions du monde émouvoir les orages,
Ou dans des cœurs flétris par les coups du destin,
D'un jour moins agité ramener le matin ?
Qui, le long du sentier foulé par une amante,
Vient semer du printemps la parure éclatante ?
Qui peut récompenser les arts, et monnayer
Les faveurs de la Gloire en feuilles de laurier ?
Qui protège les dieux ? qui soutient l'empyrée ?...
La puissance de l'homme en nous seuls déclarée.

LE BOUFFON

C'est bien, je fais grand cas du génie et de l'art :
Usez-en, mais laissez quelque chose au hasard ;
C'est l'amour, c'est la vie... On se voit, on s'enchaîne,
Qui sait comment ? La pente est douce et vous entraîne ;

Puis, sitôt qu'au bonheur on s'est cru destiné,
Le chagrin vient : voilà le roman terminé !...
Tenez, c'est justement ce qu'il vous faudra peindre :
Dans l'existence, ami, lancez-vous sans rien craindre ;
Tout le monde y prend part, et fait, sans le savoir,
Des choses que vous seul pourrez comprendre et voir !
Mettez un peu de vrai parmi beaucoup d'images,
D'un seul rayon de jour colorez vos nuages ;
Alors, vous êtes sûr d'avoir tout surmonté ;
Alors, votre auditoire est ému, transporté !...
Il leur faut une glace et non une peinture.
Qu'ils viennent tous les soirs y mirer leur figure !
N'oubliez pas l'amour, c'est par là seulement
Qu'on soutient la recette et l'applaudissement.
Allumez un foyer durable, où la jeunesse
Vienne puiser des feux et les nourrir sans cesse :
A l'homme fait ceci ne pourrait convenir,
Mais comptez sur celui qui veut le devenir.

Le Poète

Eh bien, rends-moi ces temps de mon adolescence
Où je n'étais moi-même encor qu'en espérance ;
Cet âge si fécond en chants mélodieux,
Tant qu'un monde pervers n'effraya point mes yeux ;
Tant que, loin des honneurs, mon cœur ne fut avide
Que des fleurs, doux trésors d'une vallée humide !
Dans mon songe doré, je m'en allais chantant ;
Je ne possédais rien, j'étais heureux pourtant !
Rends-moi donc ces désirs qui fatiguaient ma vie,
Ces chagrins déchirants, mais qu'à présent j'envie,
Ma jeunesse !... En un mot, sache en moi ranimer
La force de haïr et le pouvoir d'aimer !

Le Bouffon

Cette jeunesse ardente, à ton âme si chère,
Pourrait, dans un combat t'être fort nécessaire ;
Ou bien, si la beauté t'accordait un souris,
Si de la course encor tu disputais le prix,

Si d'une heureuse nuit tu recherchais l'ivresse..
Mais toucher une lyre avec grâce et paresse,
Au but qu'on te désigne arriver en chantant,
Vieillard, c'est là de toi tout ce que l'on attend.

LE DIRECTEUR

Allons ! des actions !... les mots sont inutiles ;
Gardez pour d'autres temps vos compliments futiles :
Quand vous ne faites rien, à quoi bon, s'il vous plaît,
Nous dire seulement ce qui doit être fait ?
Usez donc de votre art, si vous êtes poète :
La foule veut du neuf, qu'elle soit satisfaite !
A contenter ses goûts il faut nous attacher ;
Qui tient l'occasion ne doit point la lâcher.
Mais, à notre public tout en cherchant à plaire,
C'est en osant beaucoup qu'il faut le satisfaire ;
Ainsi, ne m'épargnez machines ni décors,
A tous mes magasins ravissez leurs trésors,
Semez à pleines mains la lune, les étoiles,
Les arbres, l'Océan, et les rochers de toiles ;
Peuplez-moi tout cela de bêtes et d'oiseaux ;
De la Création déroulez les tableaux,
Et passez, au travers de la nature entière,
Et de l'enfer au ciel, et du ciel à la terre.

PROLOGUE DANS LE CIEL

LE SEIGNEUR, LES BANDES CÉLESTES
PUIS MÉPHISTOPHÉLÈS.

Les trois archanges s'avancent

RAPHAËL

Le soleil répand sa lumière
En chantant le Dieu qu'il chérit
Rapide comme le tonnerre,
Sa vaste cour s'arrondit
O Dieu ! tes regards adorables

Soutiennent tout de leur amour ;
Et tes œuvres inépuisables
Sont belles comme au premier jour.

GABRIEL

Dans son cours incompréhensible,
La terre, roulant alentour,
Voit le jour fuir la nuit paisible,
Et la nuit fuir l'éclat du jour ;
Contre des rocs, les mers profondes
Elèvent leurs flots irrités...
Mais, sous l'éternel cours des mondes,
Mers et rochers sont emportés.

MICHEL

Souvent s'élance la tempête,
Des flots aux rocs, des rocs aux flots ;
Alors, la terre, sa conquête,
S'entoure d'un vaste chaos.
La foudre, qui brûle les villes,
Fuit en grondant du ciel obscur ..
Mais, ici, tes élus tranquilles,
Seigneur, adorent ton jour pur.

TOUS LES TROIS

O Dieu ! tes regards adorables
Soutiennent tout de leur amour ;
Et tes œuvres inexplicables
Sont belles comme au premier jour.

MÉPHISTOPHÉLÈS

Seigneur, puisque tu me demandes
Comment tout se passe chez nous,
Et que tu me vois sans courroux
Pénétrer quelquefois dans les célestes bandes,
Je viens t'entretenir, et parler de mon mieux.
Pourtant, ne me fais pas un crime

De ce que mon langage est un peu moins sublime
Que celui de tous ces messieurs :
Dire tous ces grands mots, autant vaut ne rien dire ;
Quand ma voix les prononcerait,
Je serais sûr de bien te faire rire,
Si pourtant ta grandeur ici me le permet.
Sur *les mondes roulants, le soleil et la terre*,
Ainsi je ne te dirai rien ;
Mais tu sauras, que dans cette dernière,
Les hommes se tourmentent bien.
Le petit dieu du monde est toujours aussi drôle
Qu'au jour de la création,
Tant bien que mal, jouant son rôle ;
Mais, du flambeau divin, qu'il appelle raison,
Ne faisant bien souvent usage,
Que pour ajouter à ses maux,
Et pour abaisser ton image
Au rang des plus vils animaux.
Pour moi, je comparerais l'homme
(Sauf le respect que je te dois)
Aux insectes pattus, que *cigales* il nomme ;
De prés en prés, de bois en bois,
Dansant toujours la même danse,
Et chantant la même romance :
Ah ! qu'il ressemble bien à ces animaux-là !
Hors de chez soi, sans cesse il faut qu'il coure...
Et s'il ne faisait que cela !...
Mais non, pas un fumier où son nez ne se fourre.

LE SEIGNEUR

N'en as-tu pas à dire plus ?
Ne viendras-tu jamais ici que pour médire,
Et sur la terre, enfin, n'est-il que des abus ?

MÉPHISTOPHÉLÈS

Oui, seigneur Dieu ; là-bas, tout va de mal en pire,
Et tes créatures, ma foi,
Sont aujourd'hui si misérables,

Que c'est bien conscience à moi
De tourmenter de pauvres diables.

LE SEIGNEUR

Connais-tu Faust ?

MÉPHISTOPHÉLÈS

Docteur ?

LE SEIGNEUR

Mon serviteur.

MÉPHISTOPHÉLÈS

Ah bon !

Il vous sert en effet d'une étrange façon ;
Rien ne se sent chez lui des choses de la terre,
Ni ses actes, ni ses discours ;
Et son esprit plane toujours
Dans un espace imaginaire.
Il prétend de la terre avoir tous les plaisirs,
Du ciel, les plus belles étoiles ;
Il veut de la nature arracher tous les voiles,
Mais rien ne peut là-bas contenter ses désirs.

LE SEIGNEUR

Si, troublé comme il l'est, il me reste fidèle,
Je pourrai lui donner le bonheur qu'il appelle
Dans l'arbrisseau qui commence à verdir,
Un jardinier, prudent et sage,
Voit les fleurs, les fruits, le feuillage,
Comme récompense à venir.

MÉPHISTOPHÉLÈS

Gageons que des élus encor je le retranche,
Puisque vous y comptez si bien ;
Mais, sur le temps et le moyen,
Il faut me donner carte blanche.

LE SEIGNEUR

Oui, je veux bien te le livrer
Aussi longtemps qu'il aura vie,
Car tout voyageur peut errer.

MÉPHISTOPHÉLÈS

Monseigneur, je vous remercie,
Je n'aime pas d'ailleurs avoir affaire aux morts ;
Pour eux toujours je suis dehors
La chair fraîche est ma seule envie
Je suis comme le chat.

LE SEIGNEUR

C'est bien, tu peux agir ;
Entraîne-le dans ta chatière,
Ecarte cet esprit de sa source première
Mais, si tu perds, tu devras bien rougir
En voyant qu'un mortel, parmi la foule obscure,
Peut discerner le droit chemin.

MÉPHISTOPHÉLÈS

Je ne crains rien pour ma gageure ;
Mais, si je le séduis enfin,
Ma victoire doit être entière,
Et l'homme en question mangera la poussière,
Comme le serpent mon cousin.

LE SEIGNEUR

Va, mon fils, et remplis ta tâche,
C'est, de tous les démons, toi que je hais le moins ;
L'activité de l'homme est sujette au relâche,
Et, pour l'aiguillonner, j'ai besoin de tes soins.
Pour vous, enfants du ciel, que ma gloire rassemble,
Allez, dans son Etat, vous réjouir ensemble ;
Dieu, qui vous a créés, toujours vous aimera
Célébrez donc dans vos pensées

Tant de merveilles entassées
Dont sa bonté vous entoura.
(*Le ciel se ferme, les archanges se séparent.*)

MÉPHISTOPHÉLÈS

Le vieux Père éternel est vraiment fort aimable,
Et me reçoit avec douceur ;
Il est rare qu'un grand seigneur
Traite si bien un pauvre diable.

L'ÉVOCATION

L'ESPRIT (1)

En ces lieux quelle voix m'appelle ?

FAUST

Epouvantable vue !

L'ESPRIT

Tu m'as évoqué puissamment
Du sein de ma sphère éternelle ;
Quoi donc ?

FAUST

Ah ! je ne puis supporter ta présence !

L'ESPRIT

Eh bien, en ce moment,
Qu'à tes vœux je puis condescendre,
Crains-tu de me voir, de m'entendre ?...
Faust, que me veux-tu ?... me voici. —
O surhumaine créature,
Réponds, pourquoi trembler ainsi ?

(1) L'esprit seul parie en vers.

Qu'as-tu fait de ce cœur de flamme,
Qui créait un monde nouveau ?
Qu'as-tu fait encor de cette âme,
Qui l'éclairait d'un jour si beau ? —
Si cette âme sublime et fière
Se flatta de nous ressembler,
Homme-dieu pourquoi donc trembler
Devant ton égal et ton frère, —
Ou me trompé-je ?... Réponds-moi :
Est-ce là la voix qui m'appelle ?...
L'âme qui m'attire vers elle ?...
Célèbre Faust, est-ce bien toi ?
Hélas ! un souffle de magie
Te rejette dans le néant ;
Et ce que je crus un génie
N'est qu'un vers timide et rampant !

FAUST

Dois-je te céder, vision de flamme ? Je suis Faust, je le suis je suis ton égal !

L'ESPRIT

Dans les vagues de l'existence,
Mon orageuse activité
Vient ou fuit, vers les cieux s'élance,
Ou replonge avec volupté.
Naissance, mort, voilà ma sphère ;
Je suis l'éternel mouvement,
Je suis cette trame légère,
Et qui varie à tout moment,
Divin manteau, voilant sans cesse
La majesté de notre roi...

. . . .

L'esprit que conçoit ta faiblesse...
Mais tu n'es point égal à moi !

Il disparaît.

. . . .

Faust porte la coupe à sa bouche ; son des cloches et chant des chœurs.

CHŒUR DES ANGES

Christ vient de ressusciter ;
Joie à la race mortelle !
Il veut en elle effacer
La tache originelle.

CHŒUR DES FEMMES

Oins d'une huile sainte,
Ses membres chéris,
Dans la funèbre enceinte,
Furent ensevelis :
Là, des vierges fidèles
Les ont ceints d'un linceul béni ;
Mais, ô Dieu ! quels tourments pour elles !...
Le Christ, hélas ! le Christ n'est plus ici !

CHŒUR DES ANGES

Christ est ressuscité,
Gloire à l'âme fidèle,
A l'âme dont le zèle
Répond avec humilité
A l'injure la plus cruelle !

CHŒUR DES DISCIPLES

Quittant du tombeau
Le séjour funeste,
Au parvis céleste
Il monte plus haut :
Vers les gloires éternelles ;
Tandis qu'il s'élance à grands pas,
Ses disciples fidèles
Languissent ici-bas :
Hélas ! c'est ici qu'il nous laisse

Sous les traits brûlants du malheur :
O divin maître, ton bonheur
Est cause de notre tristesse.

CHŒUR DES ANGES

Christ vient de ressusciter ;
O vous que sa voix appelle,
Des disciples troupe fidèle,
C'est vers lui qu'il faut monter :
Vous, que sa parole touche,
Vous, qu'inspire son renom,
Vous, prophètes, dont la bouche,
Le célèbre nuit et jour...
Montez, troupe fidèle,
Au céleste séjour
Où sa voix vous appelle !

DEVANT LA PORTE DE LA VILLE

CHŒUR DES SOLDATS

Villes entourées
De murs et remparts,
Fillettes sucrées,
Aux malins regards ;
Victoire certaine,
Près de vous m'attend;
Si grande est la peine,
Le prix est plus grand.

Au son des trompettes,
Les braves soldats
S'élancent aux fêtes,
Ou bien aux combats :
Fillettes et villes
Font les difficiles...
Bientôt tout se rend ;

Si grande est la peine,
Le prix est plus grand ;
Victoire certaine
Partout nous attend.

PAYSANS SOUS LES TILLEULS

DANSE ET CHANT

Les bergers, quittant leurs troupeaux
Mènent au son des chalumeaux,
Leurs belles en parure ;
Sous le tilleul les voilà tous
Dansant, sautant comme des fous,
Ha ! ha ! ha !
Landerira !
Suivez donc la mesure !

La danse en cercle se pressait,
Quand un berger qui s'élançait,
Coudoie une fillette ;
Elle se retourne aussitôt,
Disant : « Ce garçon est bien sot ! »
Ha ! ha ! ha !
Landerira !
Voyez ce malhonnête !

Ils passaient tous comme l'éclair,
Et les robes volaient en l'air ;
Bientôt le pied vacille...
Le rouge leur montait au front,
Et l'un sur l'autre, dans le rond,
Ha ! ha ! ha !
Landerira
Tous tombent à la file !

« Ne me touchez donc pas ainsi !
— Paix ! ma femme n'est point ici,
La bonne circonstance ! »

Dehors il l'emmène soudain...
Et tout pourtant allait son train,
Ha ! ha ! ha !
Landerira
La musique et la danse.

CABINET D'ÉTUDE

. . . .

ESPRITS, *dans la rue*

Par un puissant sortilège,
Ici l'un de nous est pris
Comme un vieux renard au piège :
Restez-là, restez, esprits ! —
Mais faisons un peu silence
Balançons-nous, balançons
Nos ailes d'or en cadence,
Et nous le délivrerons !
Il est là, c'est notre frère ;
Volons donc à son secours !
Car il employa toujours
Tous ses efforts à nous plaire.

. . . .

Disparaissez bien vite
Arceaux noirs et poudreux,
Et que l'azur des cieux
Un instant nous visite,
Des nuages épais
Percez, percez les voiles,
Scintillantes étoiles
Par vos tendres reflets
Ah ! déjà ces murs sombres
Ont semblé s'agiter,
Et vers les cieux monter
Comme de vaines ombres.
Des cités, des passants,
La campagne se couvre,

Et notre œil y découvre
Des fleurs, des bois, des champs,
Et d'épaisses feuillées
Où les tendres amants
Promènent leurs pensées.

Mais plus loin sont couverts
Les longs rameaux des treilles,
Des bourgeons, pampres verts
Et de grappes vermeilles ;
Sous de vastes pressoirs
Elles roulent ensuite,
Et le vin à flots noirs
Bientôt s'y précipite.
Le lac étend ses flots
A l'entour des montagnes ;
Dans les vastes campagnes,
Il serpente en ruisseaux.
Partout, l'oiseau timide,
Cherchant l'ombre et le frais,
S'enfuit d'un vol rapide
Au milieu des marais,
Vers la retraite obscure
De ces nombreux îlots
Dont la tendre verdure
S'agite sur les flots
Là, de chants d'allégresse
La rive retentit ;
D'autres chœurs, là, sans cesse,
La danse nous ravit ;
Les uns gaîment s'avancent
Autour des coteaux verts,
De plus hardis s'élancent
Au sein des flots amers :
Tous, pour goûter la vie,
Tous cherchent dans les cieux
Une étoile chérie
Qui s'allume pour eux.

CHŒUR D'ESPRITS, INVISIBLE.

Malheur ! malheur !
Ta voix héroïque
Du monde magique,
A détruit l'erreur !
Que sa chute au loin résonne !...
Ici son régne finit :
C'est le puissant Faust qui l'ordonne,
C'est un Dieu qui l'anéantit !
Tous les débris de sa gloire abattue,
Dans le chaos nous le précipitons,

Et nous pleurons
Sur sa beauté perdue !
Que ta puissante main,
Noble fils de la terre,
L'arrache à sa poussière...
Qu'il soit reconstruit dans ton sein !
Alors d'une nouvelle vie,
Ton âme entreprendra le cours.
Et nos chants, que le ciel envie,
Sauront en embellir les jours.

CHANSON

Certain rat dans une cuisine
Avait pris place, et le frater
S'y traita si bien, que sa mine
Eut fait envie au gros Luther.
Mais, un beau jour, le pauvre diable,
Empoisonné, sauta dehors,
Aussi triste, aussi misérable,
Que s'il avait l'amour au corps.

CHŒUR

Que s'il avait l'amour au corps.

BRANDER

Il courait devant et derrière ;
Il grattait, reniflait, mordait.
Parcourait la maison entière,
Où de douleur il se tordait...
Au point qu'à le voir en délire
Perdre ses cris et ses efforts,
Les mauvais plaisants pouvaient dire :
« Hélas ! il a l'amour au corps ! »

CHŒUR

« Hélas ! il a l'amour au corps ! »

BRANDER

Dans le fourneau, le pauvre sire
Crut enfin se cacher très bien ;
Mais il se trompait, et le pire,
C'est qu'il y creva comme un chien.
La servante, méchante fille,
De son malheur rit bien alors,
« Ah ! disait-elle, comme il grille !
Il a vraiment l'amour au corps ! »

CHŒUR

Il a vraiment l'amour au corps !

CHANSON DE LA PUCE

Une puce gentille
Chez un prince logeait ;
Comme sa propre fille,
Le brave homme l'aimait,
Et (l'histoire l'assure)
Par son tailleur un jour,
Lui fit prendre mesure
Pour un habit de cour.

L'animal plein de joie,
Dès qu'il se vit paré
D'or, de velours, de soie,
Et de croix décoré,
Fit venir de province
Ses frères et ses sœurs,
Qui, par ordre du prince,
Devinrent grands seigneurs.

Mais ce qui fut le pire,
C'est que les gens de cour,
Sans en oser rien dire,
Se grattaient tout le jour...
Cruelle politique !
Quel ennui que cela !...
Quand la puce nous pique,
Amis, écrasons-là !

LE SOIR

(*Marguerite chante dans sa chambre.*)

LE ROI DE THULÉ

Il était un roi de Thulé,
A qui son amante fidèle
Légua, comme souvenir d'elle,
Une coupe d'or ciselé.

C'était un trésor plein de charmes
Où son amour se conservait :
A chaque fois qu'il y buvait
Ses yeux se remplissaient de larmes.

Voyant ses derniers jours venir,
Il divisa son héritage,
Mais il excepta du partage
La coupe, son cher souvenir,

Il fit à la table royale
Asseoir les barons dans sa tour ;
Debout et rangée alentour,
Brillait sa noblesse loyale.

Sous le balcon grondait la mer,
Le vieux roi se lève en silence.
Il boit, — frissonne, et sa main lance
La coupe d'or au flot amer !

Il la vit tourner dans l'eau noire,
La vague en s'ouvrant fit un pli,
Le roi pencha son front pâli...
Jamais on ne le vit plus boire.

CHAMBRE DE MARGUERITE

(*Marguerite ; seule, à sa quenouille.*)

Une amoureuse flamme
Consume mes beaux jours ;
Ah ! la paix de mon âme
A donc fui pour toujours !

Son départ, son absence,
Sont pour moi le cercueil ;
Et loin de sa présence
Tout me paraît en deuil.

Alors, ma pauvre tête
Se dérange bientôt ;
Mon faible esprit s'arrête,
Puis se glace aussitôt.

Une amoureuse flamme
Consume mes beaux jours ;
Ah ! la paix de mon âme
A donc fui pour toujours !

Je suis à ma fenêtre,
Ou dehors, tout le jour

C'est pour le voir paraître,
Ou hâter son retour.

Sa marche que j'admire,
Son port si gracieux,
Sa bouche au doux sourire,
Le charme de ses yeux ;

La voix enchanteresse
Dont il sait m'embraser,
De sa main la caresse,
Hélas ! et son baiser...

D'une amoureuse flamme
Consumant mes beaux jours ;
Ah ! la paix de mon âme
A donc fui pour toujours !

Mon cœur bientôt se presse,
Dès qu'il le sent venir ;
Au gré de ma tendresse
Puis-je le retenir ?

O caresses de flamme !
Que je voudrais un jour
Voir s'exhaler mon âme
Dans ses baisers d'amour !

LES REMPARTS

Dans un creux du mur, l'image de la « Mater dolorosa » ; des pots de fleurs devant).

MARGUERITE, *met dans les pots des fleurs fraîches*

Incline, ô mère de douleur,
Vers moi ton gracieux visage ;
  Le glaive dans le cœur,
Tu regardes ton fils qui meurt avec courage.
A son père céleste adressant un soupir,
  Tu lui demandes de venir
Au supplice cruel que ton amour partage...

Qui souffrira,
Qui sentira
Le noir chagrin qui me déchire ?...
Le doute de mon cœur, comme son désespoir
Ce qu'il craint et ce qu'il désire,
Toi seule, hélas ! peux le savoir.

En quelque lieu que je puisse être,
Dans mon cœur je sens naître
Une affreuse douleur :
Si je suis seule une heure,
Je pleure, pleure, pleure,
Et je sens se briser mon cœur.

Les deux vases de ma fenêtre,
Je les arrosai de mes pleurs,
Et puis, voyant le jour renaître,
Je t'apportai ces fleurs.

Du matin la lueur brillante
Perçait à peine au sein des nuits,
Lorsque sortant de ma couche brûlante,
Je vins te confier mon trouble et mes ennuis.

Le sort cruel me décourage ;
Ah ! prends pitié de mon malheur :
Incline, ô mère de douleur,
Vers moi ton gracieux visage !

CHANSON

Devant la maison
De celui qui t'adore,
Petite Lison,
Que fais-tu, dès l'aurore ?
Au signal du plaisir,
Dans la chambre du drille
Tu peux bien entrer fille,
Mais non fille en sortir.

Il te tend les bras,
A lui tu cours bien vite ;
Bonne nuit, hélas !
Bonne nuit, ma petite !
Près du moment fatal,
Fais grande résistance,
S'il ne t'offre d'avance
Un anneau conjugal.

FAUST, MÉPHISTOPHÉLÈS, LE FOLLET

CHŒUR ALTERNATIF

Sur le pays des chimères
Notre vol s'est arrêté :
Conduis-nous en sûreté
Pour traverser ces bruyères,
Ces rocs, ce champ dévasté.

Vois ces arbres qui se pressent
Se froisser rapidement ;
Vois ces rochers qui s'abaissent
Trembler dans leur fondement,
Partout le vent souffle et crie.

Dans ces rocs, avec furie,
Se mêlent fleuve et ruisseau,
J'entends là le bruit de l'eau,
Si cher à la rêverie !
Les soupirs, les vœux flottants,
Ce qu'on plaint, ce qu'on adore...
Et l'écho résonne encore
Comme la voix des vieux temps.

Ou hou ! chou hou ! retentissent ;
Hérons et hiboux gémissent,
Mêlant leur triste chanson ;
On voit de chaque buisson
Surgir d'étranges racines ;

Maigres bras, longues échines,
Ventres roulants et rampants ;
Parmi les rocs, les ruines,
Fourmillent vers et serpents.

A des nœuds qui s'entrelacent
Chaque pas vient s'accrocher !
Là, des souris vont et passent
Dans la mousse du rocher.
Là, des mouches fugitives
Nous précèdent par milliers,
Et d'étincelles plus vives
Illuminent les sentiers.

Mais faut-il à cette place
Avancer ou demeurer ?
Autour de nous tout menace,
Tout s'émeut, luit et grimace,
Pour frapper, pour égarer ;
Arbres et rocs sont perfides ;
Ces feux, tremblants et rapides;
Brillent sans nous éclairer !...

NUIT DU SABBAT

Chœur alternatif

. . . .

Hou hou ! chou chou ! retentissent.
Les chats-huants, les geais unissent
L'accord plaintif de leur voix :
Mais sont-ils seuls dans ces bois ?
Non ; grands os, longues échines,
Salamandres flamboyants,
Et tortueuses racines,
Parmi les rocs, les ruines,
Glissent comme des serpents.
Ces nœuds de bois qui s'enlacent,

Comme un polype aux cent bras,
Partout arrêtent mes pas.

Des souris courent et passent,
Ayant soin de se cacher
Dans la mousse du rocher.
Là, des mouches fugitives
Nous précèdent par milliers,
Et d'étincelles si vives
Illuminent les sentiers
Mais quels menaçants passages !
Dites-moi donc si nous restons,
Ou bien si nous avançons ?
Là, de perfides branchages
Egratignent nos visages ;
Là, ce follet incertain
Nous détourne du chemin.

INTERMÈDE

WALPURGISNACTSTRAUM

(*Songe d'une nuit de sabbat*)

OU

Noces d'or d'Obéron et de Titania (1)

DIRECTEUR DU THÉATRE

Aujourd'hui, nous nous reposons,
Fils de Mieding (2), de notre peine :
Vieille montagne et frais vallons
Formeront le lieu de la scène.

---

(1) La scène qui va suivre, où Gœthe attaque une foule d'auteurs de son temps, est presque incompréhensible, même pour les Allemands, dans certains passages ; cela en rendait la traduction exacte très difficile : aussi ne me flatté-je pas d'être parvenu à la rendre claire et élégante autant que précise ; mais j'ai tâché d'en éclaircir une partie, en me servant des notes de l'édition Sautelet.

(2) Directeur du théâtre de Veimar.

HÉRAUT

Les noces d'or communément
Se font après cinquante années ;
Mais les brouilles (1) sont terminées,
Et l'or me plaît infiniment.

OBÉRON

Messieurs, en cette circonstance,
Montrez votre esprit comme moi ;
Aujourd'hui, la reine et le roi
Contractent nouvelle alliance.

PUCK (2)

Puck arrive assez gauchement
En tournant son pied en spirales ;
Puis cent autres par intervalles
Autour de lui dansent gaîment.

ARIEL (3)

Pour les airs divins qu'il module,
Ariel veut gonfler sa voix ;
Son chant est souvent ridicule,
Mais rencontre assez bien parfois.

OBÉRON

Notre union vraiment est rare,
Qu'on prenne exemple sur nous deux !
Quand bien longtemps on les sépare,
Les époux s'aiment beaucoup mieux.

TITANIA

Epoux sont unis, Dieu sait comme :
Voulez-vous les mettre d'accord ?...

---

(1) Allusion aux querelles d'Obéron et de Titania, *dans le Songe d'une nuit d'été* de Shakespeare.
(2) Personnage fantastique de Shakespeare. Esprit à la suite d'Obéron exécutant ses volontés, et le divertissant par ses bouffonneries.
(3) Petit génie aérien, aux ordres du magicien dans *la Tempête*.

Au fond du Midi menez l'homme,
Menez la femme au fond du Nord.

ORCHESTRE, *Tutti fortissimo*

Nez de mouches et becs d'oiseaux,
Suivant mille métamorphoses,
Grenouilles, grillons et crapauds,
Ce sont bien là nos virtuoses.

SOLO

De la cornemuse écoutez,
Messieurs, la musique divine :
On entend bien, ou l'on devine,
Le *schnickschnack* qui vous sort du nez.

ESPRIT, *qui vient de se former*

A l'embryon qui vient de naître
Ailes et pattes on joindra ;
C'est moins qu'un insecte peut-être...
Mais c'est au moins un opéra.

UN PETIT COUPLE (1)

Dans les brouillards et la rosée
Tu t'élances... à petits pas ;
Ta démarche sage et posée
Nous plaît, mais ne s'élève pas.

UN VOYAGEUR CURIEUX

Une mascarade, sans doute,
En ce jour abuse mes yeux ;
Trouverai-je bien sur ma route
Obéron, beau parmi les dieux ?

(1) Peut-être le *petit couple* s'adresse-t-il à Wieland. Au moins, ce qu'il dit paraît convenir merveilleusement à l'Obéron de ce poète, imitateur un peu lourd du divin Arioste.

ORTHODOXE

Ni griffes ni queue, ah ! c'est drôle !
Ils me sont cependant suspects :
Ces diables là, sur ma parole,
Ressemblent fort aux dieux des Grecs (1).

ARTISTE DU NORD

Ebauche, esquisses ou folie,
Voilà mon travail jusqu'ici ;
Pourtant je me prépare aussi
Pour mon voyage d'Italie.

PURISTE

Ah ! plaignez mon malheur, passants,
Mes espérances sont trompées :
Des sorcières qu'on voit céans,
Il n'en est que deux de poudrées.

JEUNE SORCIÈRE

Poudre et robes, c'est ce qu'il faut
Aux vieilles qui craignent la vue ;
Pour moi, sur mon bouc je suis nue,
Car mon corps n'a point de défaut.

MATRONE

Ah ! vous serez bientôt des nôtres,
Ma chère, je le parîrais ;
Votre corps, si jeune et si frais,
Se pourrira, comme tant d'autres.

MAITRE DE CHAPELLE

Nez de mouches et becs d'oiseaux,
Ne me cachez pas la nature ;

(1) Schiller ayant composé une ode fort belle, où il regrettait, en poëte, la riante mythologie des Grecs, il y eut, à ce propos, grande rumeur parmi les théologiens allemands ; car prenant l'ode au sérieux, ils se fâchèrent tout de bon et crièrent à l'impiété. C'est à ce petit poème intitulé *Les Dieux de la Grèce* que Gœthe fait allusion.

Grenouilles, grillons et crapauds.
Tenez-vous au moins en mesure.

GIROUETTE, *tournée d'un côté.*

Bonne compagnie en ces lieux :
Hommes, femmes, sont tous, je pense,
Gens de la plus belle espérance ;
Que peut-on désirer de mieux ?

GIROUETTE, *tournée d'un autre côté.*

Si la terre n'ouvre bientôt
Un abîme à cette canaille,
Dans l'enfer, où je veux qu'elle aille,
Je me précipite aussitôt.

XÉNIES (1)

Vrais insectes de circonstance,
De bons ciseaux l'on nous arma,
Pour faire honneur à la puissance
De Satan, notre grand-papa.

HENNINGS (2)

Ces coquins, que tout homme abhorre,
Naïvement chantent en chœur ;
Auront-ils bien le front encore
De nous parler de leur bon cœur !

MUSAGÈTE (3)

Des sorcières la sombre masse
Pour mon esprit a mille appas ;
Je saurais mieux guider leurs pas
Que ceux des vierges du Parnasse...

---

(1) Recueil d'épigrammes publié par Gœthe et Schiller, et où tout ce qu'il y avait en Allemagne d'écrivains connus, hors eux, fut passé en revue et moqué. La scène est en enfer, comme ici.
(2) Une des victimes immolées dans les *Xénies.*
(3) Rédacteur d'un journal littéraire qui avait pour titre *les Muses.*

CI-DEVANT GÉNIE DU TEMPS (1)

Les braves gens entrent partout :
Le Blocksberg est un vrai Parnasse...
Prends ma perruque par un bout,
Tout le monde ici trouve place.

VOYAGEUR CURIEUX

Dites-moi, cet homme si grand (2),
Après qui donc court-il si vite ?
Dans tous les coins il va flairant...
Il chasse sans doute au jésuite.

GRUE

Quant à moi, je chasse aux poissons
En eau trouble comme en eau claire ;
Mais les gens dévots d'ordinaire,
Sont mêlés avec les démons.

MONDAIN

Les dévôts trouvent dans la foi
Toujours un puissant véhicule,
Et sur le Blocksberg, croyez-moi,
Se tient plus d'un conventicule.

DANSEUR

Déjà viennent des chœurs nouveaux :
Quel bruit fait frémir la nature ?
Paix ! du héron dans les roseaux
C'est le monotone murmure.

---

(1) Autre journal rédigé par Hennings. Gœthe y était fort maltraité.

(2) Ceci porte sur Nicolaï, qui publia un *Voyage en Europe*, où il recherchait curieusement, et dénonçait à l'opinion, les hommes par lui soupçonnés d'appartenir au corps des jésuites.

DOGMATIQUE (1)

Moi, sans crainte je le soutiens,
La critique au doute s'oppose,
Car, si le diable est quelque chose,
Comment donc ne serait-il rien ?

IDÉALISTE

La fantaisie, hors de sa route,
Conduit l'esprit je ne sais où ;
Aussi, si je suis tout, sans doute
Aujourd'hui je ne suis qu'un fou.

RÉALISTE

Sondant les profondeurs de l'être,
Mon esprit s'est mis à l'envers ;
A présent, je puis reconnaître
Que je marche un peu de travers.

SUPERNATURALISTE

Quelle fête ! quelle bombance !
Ah ! vraiment je m'en réjouis,
Puisque, d'après l'enfer, je pense
Pouvoir juger du paradis.

SCEPTIQUE

Follets, illusion aimable,
Séduisent beaucoup ces gens-ci ;
Le doute paraît plaire au diable,
Je vais donc me fixer ici.

MAITRE DE CHAPELLE

En mesure, maudites bêtes !
Nez de mouches et becs d'oiseaux,

(1) Ici commence une série de philosophes des différentes sectes qu partagent l'Allemagne, et ont de temps en temps partagé le monde. Nous ne nommerons pas les individus, de peur de nous tromper. D'ailleurs les plaisanteries portant sur les doctrines plus que sur les hommes, elles gagneraient peu à devenir personnelles.

Grenouilles, grillons et crapauds,
Ah ! quels dilettantes vous êtes !

Les Souples

Qui peut avoir plus de vertus
Qu'un sans-souci ?... Rien ne l'arrête ;
Quand les pieds ne le portent plus,
Il marche très bien sur la tête.

Les Embarrassés

Autrefois, nous vivions gaîment,
Aux bons repas toujours fidèles ;
Mais, ayant usé nos semelles,
Nous courons nu-pieds à présent.

Follets

Nous sommes enfants de la boue.
Cependant, plaçons-nous devant ;
Car, puisqu'ici chacun nous loue,
Il faut prendre un maintien galant.

Etoile tombée

Tombée et gisante sur l'herbe,
Du sort je subis les décrets ;
A ma gloire, à mon rang superbe,
Qui peut me rendre désormais ?

Les Massifs

Place ! place au poids formidable,
Qui sur le sol tombe d'aplomb !
Ce sont des esprits !... lourds en diable,
Car ils ont des membres de plomb.

Puck

Gros éléphants, ou, pour bien dire,
Esprits, marchez moins lourdement.

Le plus massif, en ce moment,
C'est Puck dont la face fait rire.

ARIEL

Si la nature, ou si l'esprit,
Vous pourvut d'ailes azurées,
Suivez mon vol dans ces contrées,
Où la rose pour moi fleurit.

L'ORCHESTRE, *pianissimo.*

Les brouillards, appuis du mensonge,
S'éclaircissent sur ces coteaux :
Le vent frémit dans les roseaux...
Et tout a fui comme un vain songe '

CACHOT

(*Marguerite chante avec égarement*)

Ma mère, la catin,
Qui m'a tuée...
Mon père, le coquin,
Qui m'a mangée...
Et ma petite sœur qui m'a jetée à l'eau,
Où je deviens un bel oiseau :
Vole ! vole !
Vole !

DERNIÈRE SCENE

FAUST, MARGUERITE, MÉPHISTOPHÉLÈS

(*Marguerite est endormie dans sa prison ; Faust entre guidé par Méphistophélès, qui reste à la porte pour l'attendre*).

FAUST

Dans ce séjour d'effroi souffre celle que j'aime,
Et c'est moi qui sur elle attirai l'anathème.

Tout son crime pourtant fut une douce erreur :
Je tremble d'approcher... Un sentiment d'horreur...
Oh ! ne balançons plus ; hâtons sa délivrance !
Chaque instant de retard ajoute à sa souffrance.
Marguerite !

MARGUERITE, *s'éveillant.*

On m'appelle... Il faut déjà mourir...
Déjà !

FAUST

Rassure-toi : je viens te secourir.

MARGUERITE, *ne le reconnaissant pas et dans le délire.*

Prends pitié de mon sort si ton cœur est sensible.
Hélas ! je suis si jeune, et la mort est terrible :
J'ai passé d'heureux jours... ils sont loin maintenant ;
J'ai vu tout mon bonheur fuir avec mon amant...
Car j'étais belle aussi, c'est ce qui m'a perdue ;
Ma guirlande de fleurs s'est flétrie et rompue ;
Je vois que tout cela n'est que songe, qu'erreur...
(*Faust veut détacher ses chaînes.*)

Mais pourquoi me saisir avec cette fureur ?
Que t'ai-je fait ? Pourquoi vouloir agir en maître ?
Je ne te connais point... ni ne veux te connaître.

FAUST

Doucement ! Tes gardiens vont s'éveiller au bruit.

MARGUERITE

Eh bien, laisse-moi seule... A peine il est minuit ;
Je voudrais reposer au moins jusqu'à l'aurore,
Demain, pour mon supplice, il sera temps encore.

FAUST, *à part.*

Ciel, comment l'arracher à cet égarement ?

(*Haut*)

Je viens briser tes fers ; c'est moi, c'est ton amant,
Je te supplie...
(*Il se jette à ses pieds.*)

MARGUERITE, *s'agenouillant aussi.*

Oh ! oui, prions les saints ensemble ;
Que, pour nous protéger, notre voix les rassemble ;
Qu'ils chassent les démons par des signes sacrés !...
Car, près de cette porte, au bas de ces degrés,
Je les vois !... Entends-tu de l'infernal empire
Et les cris de souffrance et l'effroyable rire ?
Il nous attend, il s'ouvre... Ah ! la terre a frémi !...

FAUST, *à haute voix.*

Marguerite !

MARGUERITE, *attentive.*

C'était la voix de mon ami !
A son accent si doux, ah ! je l'ai reconnue ;
Elle s'est fait entendre à mon âme éperdue ;
Au milieu de ces cris qui me glacent d'effroi...
Il ne peut-être loin !

FAUST

Marguerite, c'est moi !

MARGUERITE, *avec joie.*

C'est toi... Mais je m'abuse...
(*Elle le touche.*)

Oh non ! j'en suis certaine :
C'est toi ! plus de prison ! plus de maux ! plus de chaîne !
Tu viens me délivrer ? Eh bien, je suis tes pas.
Mais je suis faible encor..., soutiens-moi de ton bras.

Ah ! nous sommes sauvés ! A la fin je respire ;
A notre liberté tout me semble sourire...
Dieu ! que de souvenirs dans ces champs, dans ces bois !
Tiens, ici je te vis pour la première fois.
Là, mes aveux naïfs ont payé ta tendresse ;
Là, tu reçus hier ma première caresse...

FAUST

Viens, échappe à la mort, quitte ces lieux !

MARGUERITE

Pourquoi,
Mon ami, j'aime tant à rester avec toi !
(*Elle veut l'embrasser.*)

FAUST

Au nom de cet amour, hâte-toi de me suivre,
Ou ton refus tous deux au supplice nous livre.
Hâte-toi !

MARGUERITE

Dieu ! ta main semble me repousser ;
Ta bouche comme hier, ne sait plus m'embrasser :
Dis-moi quel changement, quelles peines secrètes
Rendent tes baisers froids et tes lèvres muettes.
Que vois-je ? Tu voudrais t'arracher de mes bras...
Qui m'a ravi ton cœur ?... Tu ne me réponds pas ?

FAUST

Peux-tu douter de moi ? Tu m'es toujours plus chère ;
Mais viens, fais quelques pas, c'est ma seule prière.

MARGUERITE

Tu détaches mes fers, tu t'approches de moi,
O Faust ! à mon aspect ne sens-tu pas d'effroi ?
Sais-tu ce que je sens ?

FAUST

Viens, la nuit est moins sombre.

MARGUERITE

Vois le long de ces murs se dessiner une ombre.
C'est celle de ma mère : ah ! mon bras criminel
Fit prendre à sa faiblesse un breuvage mortel !

(*Elle passe sa main sur ses yeux.*)

Chassons ce souvenir de mon âme flétrie.
Mon ami, donne-moi ta main, ta main chérie,
Contre mon cœur ! Que vois-je ? Elle est humide, ô Dieu...
Ah ! je sais : c'est du sang... un sang bien précieux...

MARGUERITE

Non, tu dois vivre encore.
Laisse-là le passé, le passé que j'abhore ;
Tu me ferais mourir.
J'attends de ton amour un service nouveau.
Car, sans toi, qui voudrait m'élever un tombeau ?
Deux autres sont encor confiés à ton zèle :
Dans le premier ma mère, et mon frère auprès d'elle ;
Moi, quelques pas plus loin, personne auprès de moi...
Ah ! j'espérais un jour reposer avec toi,
Mais c'eût été trop doux ; je n'y dois plus prétendre.

FAUST

Tu m'aimes ! à mes vœux pourquoi ne pas te rendre ?
Viens.

MARGUERITE

Dehors ?

FAUST

A la vie.

MARGUERITE

Oh non ! c'est au trépas ;
La justice divine y veille sur mes pas,
Et même en ce moment... Quel bruit !... je crois entendre...
Sur la place déjà la foule vient m'attendre ;
La cloche de la mort a trois fois résonné,
Pour mon triste départ le signal est donné.
On me bande les yeux... et pour faveur dernière,
Au pied de l'échafaud j'achève ma prière.
M'y voici : c'en est fait !... la hache..., le bourreau !...
Ah ! le monde est déjà muet comme un tombeau !

FAUST

Ciel ! pourquoi suis-je né ?

MÉPHISTOPHÉLÈS, *entr'ouvrant la porte.*

Voici déjà l'aurore ;
Cessez de vains retards qui vous perdraient encore.

MARGUERITE, *le voyant.*

Que vois-je ? Loin d'ici ! c'est l'ennemi de Dieu !
C'est moi qu'il veut ravir... Chassez-le du saint lieu !
Quand il parle, ô terreur ! ses lèvres convulsées
Vomissent tout l'enfer.

FAUST, *voulant l'entraîner.*

Viens, il faut que tu vives.

MARGUERITE, *résistant.*

Non !

FAUST, *la saisissant.*

Il faut surmonter un puéril effroi.

MARGUERITE

O justice de Dieu ! je m'abandonne à toi.

MÉPHISTOPHÉLÈS, *à Faust.*

Viens ! viens ! ou je te livre à la mort avec elle !

MARGUERITE

Mon Dieu ! je t'appartiens ; anges, troupe immortelle,
Sauvez-moi de l'enfer, combattez la fureur !

La cloche funèbre sonne ; des soldats entrent et l'entraînent au supplice.

Faust ! je subis mon sort ; le tien... me fait horreur !

ÉLÉGIES NATIONALES

ET

SATIRES POLITIQUES

LA GLOIRE

Le temps, comme un torrent, roule sur les cités ;
Rien n'échappe à l'effort de ses flots irrités.
En vain quelques vieillards, sur le bord du rivage,
Derniers et seuls débris qui restent d'un autre âge,
Raidissant contre lui leur effort impuissant,
S'attachent, comme un lierre, au siècle renaissant ;
De leurs corps un moment le flot du temps se joue,
Et, sans les détacher, les berce et les secoue ;
Puis bientôt, tout gonflés d'un orgueil criminel,
Les entraîne sans bruit dans l'abîme éternel.
O chimère de l'homme ! ô songe de la vie !
O vaine illusion, d'illusions suivie !
Qu'on parle de grandeur et d'immortalité...
Mortels, pourquoi ces bruits de votre vanité ?
Qu'est-ce ? un roi qui s'éteint, un empire qui tombe ?
Un poids plus ou moins lourd qu'on jette dans la tombe...
A de tels accidents dont l'homme s'est troublé ?....
Non ; le ciel est le même, et, dans sa paix profonde,
N'a d'aucun phénomène épouvanté le monde.
Eh ! qu'importe au destin de la terre et des cieux
Que le sort ait détruit un peuple ambitieux,
Ou bien qu'un peu de chair d'un puissant qu'on revère
Ait d'un nouvel engrais fertilisé la terre ?

Et vous croyez, mortels, que Dieu, par ses décrets,
Règle, du haut des cieux, vos petits intérêts ;
Et, choisissant en vous des vengeurs, des victimes,
Prend part à vos vertus, aussi bien qu'à vos crimes,
Vous montre tour à tour ses bontés, son courroux,
Vous immole lui-même, ou s'immole pour vous ?...
O vanité de l'homme, aveuglement stupide
D'un atôme perdu dans les déserts du vide,

Qui porte jusqu'aux cieux sa faible vanité,
Et veut d'un peu plus d'air gonfler sa nullité !

Hélas ! dans l'univers, tout passe, tout retombe
Du matin de la vie à la nuit de la tombe !
Nous voyons sans retour nos jours se consumer,
Sans que le flambeau mort puisse se rallumer ;
Tout meurt, et le pouvoir, et le talent lui-même,
Ainsi que le vulgaire, a son heure suprême.

Une idée a pourtant caressé mon orgueil :
Je voudrais qu'un grand nom décorât mon cercueil ;
Tout ce qui naît s'éteint, il est vrai ; mais la gloire
Ne meurt pas tout entière, et vit dans la mémoire ;
Elle brave le temps, aux siècles révolus
Fait entendre les noms de ceux qui ne sont plus ;
Et, quand un noble son dans les airs s'évapore,
Elle est l'écho lointain qui le redit encore.

Il me semble qu'il est un sort bien glorieux :
C'est de ne point agir comme ont fait nos aïeux ;
De ne point imiter, dans la commune ornière,
Des serviles humains la marche moutonnière ;
Un cœur indépendant, d'un feu pur embrasé,
Rejette le lien qui lui fut imposé,
Va, de l'humanité lavant l'ignominie,
Arracher dans le ciel ces dons qu'il lui dénie,
S'élance, étincelant, de son obscurité,
Et s'enfante lui-même à l'immortalité.

Dans mon esprit charmé ; revenez donc encore,
Douces illusions que le vulgaire ignore ;
Ah ! laissez quelque temps résonner à mon cœur
Ces sublimes pensers de gloire et de grandeur,
Laissez-moi croire enfin, si le reste succombe,
Que je puis arracher quelque chose à la tombe,
Que, même après ma mort, mon nom, toujours vivant,
Dans la postérité retentira souvent ;
Puisque ce corps terrestre est fait pour la poussière,
Et qu'il faut le quitter au bout de la carrière,

Qu'un rayon de la gloire, à tous les yeux surpris,
Comme un flambeau des temps, luise sur ses débris.

Il me semble, en effet, que je sens dans mon âme
La dévorante ardeur d'une céleste flamme,
Quelque chose de beau, de grand, d'audacieux,
Qui dédaigne la terre et qui remonte aux cieux.
Quelquefois, dans le vol de ma pensée altière,
Je veux abandonner la terrestre poussière ;
Je veux un horizon plus pur, moins limité,
Où l'âme, sans efforts, respire en liberté ;
Mais, dans le cercle étroit de l'humaine pensée,
L'âme sous la matière est toujours affaissée,
Et, sitôt qu'il veut prendre un essor moins borné,
L'esprit en vain s'élance, il se sent enchaîné.

Puisqu'à l'humanité notre âme est asservie
Et qu'il nous faut payer un tribut à la vie,
Choisissons donc au moins la plus aimable erreur,
Celle qui nous promet un instant de douceur.
Oh ! viens me consoler, amour, belle chimère !
Emporte mes chagrins sur ton aile légère ;
Et, si l'illusion peut donner le bonheur,
Remplis-en, combles-en le vide de mon cœur !

Je ne te connais pas, amour... du moins, mon âme
N'a jamais éprouvé ton ardeur et ta flamme.
Il est vrai que mon cœur, doucement agité,
En voyant une belle, a souvent palpité ;
Mais je n'ai point senti, d'un être vers un être,
L'irrésistible élan que tous doivent connaître ;
De repos, de bonheur, mon esprit peu jaloux,
Jusqu'ici, se livrant à des rêves moins doux,
Poursuivit une idée encor plus illusoire,
Et mon cœur n'a battu que pour le mot de gloire.

Suprême déité ! reine de l'univers,
Gloire, c'est ton nom seul qui m'inspira des vers,
Qui ralluma mon cœur d'une plus vive flamme,
Et dans un air plus pur fit respirer mon âme ;

J'aimai, je désirai tes célestes attraits,
Tes lauriers immortels, et jusqu'à tes cyprès.
On parle des chagrins qu'à tes amants tu donnes,
Et des poisons mêlés aux fleurs de tes couronnes ;
Mais qui peut trop payer tes transports, tes honneurs ?
Un seul de tes regards peut sécher bien des pleurs.

Qu'importe que l'orgueil des nullités humaines
Voue à de froids dédains nos travaux et nos peines
Qu'importe leurs clameurs, si la postérité
Nous imprime le sceau de l'immortalité,
Si son arrêt plus sûr nous illustre et nous venge ;
Tandis que le zoïle, au milieu de sa fange,
Traînant dans l'infamie un nom déshonoré,
Jette en vain les poisons dont il est dévoré ?

Si la vie est si courte et nous paraît un songe,
La gloire est éternelle et n'est pas un mensonge ;
Car sans doute il est beau d'arracher à l'oubli
Un nom qui, sans honneur, serait enseveli,
De pouvoir dire au temps : « Je brave ton empire ;
Respecte dans ton cours mes lauriers et ma lyre ;
Je suis de tes fureurs l'impassible témoin ;
Toute ma gloire est là : tu n'iras pas plus loin ! »

PENSÉE DE BYRON

Par mon amour et ma constance,
J'avais cru fléchir ta rigueur,
Et le souffle de l'espérance
Avait pénétré dans mon cœur ;
Mais le temps, qu'en vain je prolonge,
M'a découvert la vérité...
L'espérance a fui comme un songe,
Et mon amour seul m'est resté.

Il est resté comme un abîme
Entre ma vie et le bonheur,

Comme un mal dont je suis victime,
Comme un poids jeté sur mon cœur.
Pour fuir le piège où je succombe,
Mes efforts seraient superflus ;
Car l'homme a le pied dans la tombe,
Quand l'espoir ne le soutient plus.

J'aimais à réveiller la lyre,
Et souvent, plein de doux transports,
J'osais, ému par le délire,
En tirer de tendres accords.
Que de fois, en versant des larmes,
J'ai chanté tes divins attraits !
Mes accents étaient pleins de charmes,
Car c'est toi qui les inspirais.

Ce temps n'est plus, et le délire
Ne vient plus animer ma voix ;
Je ne trouve point à ma lyre
Les sons qu'elle avait autrefois.
Dans le chagrin qui me dévore,
Je vois mes beaux yeux s'envoler ;
Si mon œil étincelle encore,
C'est qu'une larme va couler.

Brisons la coupe de la vie ;
Sa coupe n'est que du poison ;
Elle plaisait à ma folie,
Mais elle enivrait ma raison.
Trop longtemps épris d'un vain songe,
Gloire ! amour ! vous eûtes mon cœur :
O Gloire ! tu n'es qu'un mensonge ;
Amour ! tu n'es point le bonheur !

PRIÈRE DE SOCRATE

O toi dont le pouvoir remplit l'immensité,
Suprême ordonnateur de ces célestes sphères
Dont j'ai voulu jadis, en ma témérité,
Calculer les rapports et sonder les mystères ;

Esprit consolateur, reçois du haut du ciel
    L'unique et pur hommage
D'un des admirateurs de ton sublime ouvrage,
Qui brûle de rentrer en ton sein paternel !

Un peuple entier, guidé par un infâme prêtre,
Accuse d'être athée et rebelle à la foi
Le philosophe ardent qui seul connaît ta loi,
    Et bientôt cesserait de l'être
    S'il doutait un moment de toi.

Eh ! comment, voyant l'ordre où marche toute chose,
Pourrais-je en admirant ces prodiges divers,
Cet éternel flambeau, ces mondes et ces mers,
En admettre l'effet, en rejeter la cause ?

Oui, grand Dieu, je te dois le bien que j'ai goûté,
    Et le bien que j'espère ;
A m'appeler ton fils, j'ai trop de volupté
    Pour renier mon père.
Mais qu'es-tu cependant, être mystérieux ?
Qui jamais osera pénétrer ton essence,
Déchirer le rideau qui te cache à nos yeux,
Et montrer au grand jour ta gloire et ta puissance ?

Sans cesse dans le vague on erre en te cherchant,
Combien l'homme crédule a rabaissé ton être !
Trop bas pour te juger, il écoute le prêtre,
Qui te fait, comme lui, vil, aveugle et méchant.

Les imposteurs sacrés qui vivent de ton culte,
Te prodiguent sans cesse et l'outrage et l'insulte ;
Ils font de ton empire un éternel enfer,
Te peignent gouvernant de tes mains souveraines
Un stupide ramas de machines humaines,
    Avec une verge de fer.

A te voir de plus près en vain il veut prétendre ;
Le sage déraisonne en croyant le comprendre,
    Et, d'après lui seul te créant,

En vain sur une base il t'élève, il te hausse ;
Mais son être parfait n'est qu'un homme étonnant,
Et son Jupiter un colosse.

Brûlant de te connaître, ô divin Créateur !
J'analysai souvent les cultes de la terre,
Et je ne vis partout que mensonge et chimère ;
Alors, abandonnant et le monde et l'erreur,
Et cherchant, pour te voir, une source plus pure,
J'ai demandé ton nom à toute la nature,
Et j'ai trouvé ton culte en consultant mon cœur.
Ah ! ta bonté, sans doute, approuva mon hommage,
Puisqu'en toi j'ai goûté le plaisir le plus pur ;
Qu'en toi, pour expirer, je puise mon courage,
Dans l'espoir d'un bonheur futur !
Réveillé de la vie, en toi je vais renaître,
A tous mes ennemis je pardonne leurs torts,
Et, puisque je me crois digne de te connaître,
Je descends dans ton sein, sans trouble et sans remords.

MONSIEUR DEUTSCOURT
OU
LE CUISINIER D'UN GRAND HOMME

Tableau politique à propos de Lentilles
Par Beuglant, Poète, ami de Cadet-Roussel

Avril 1826.

Qui compte sans son hôte compte deux fois.

Avis de l'éditeur pour la première édition.

Cette œuvre poétique, purgée par un malin de toutes les incongruités grammaticales contre la grammaire, se vend cinq sous pour les amateurs, et pour le public vingt-cinq centimes seulement.

Personnages

M. Deutscourt Aîné, cuisinier
Son frère cadet
Un gros Monsieur
Le sous-chef de cuisine
Troupe de cuisiniers et de fournisseurs.

Le théâtre représente une grande cuisine ; au-dessus de la porte est inscrit : «*Bureaux culinaires,* 1re *division*». — *La scène est remplie de cuisiniers, de marmitons, etc. M. Deutscourt est assis, le noble bonnet de coton en tête ; deux fourneaux brûlent près de lui en guise de cassolettes. Les fournisseurs, chargés de vivres, défilent devant lui. — Magnifique exposition dans le genre de celle du premier acte de Léonidas.*

SCENE PREMIERE

M. Deutscourt, Son Frère Cadet, Le Sous-Chef, Cuisiniers, Marmitons, Fournisseurs, etc.

Le Sous-Chef

Puisque l'astre éclatant qui nous donne le jour
D'un repas solennel annonce le retour,

Chef, nous venons en toi présenter notre hommage
Au ministre puissant dont ta gloire est l'image.

M. Deutscourt

Cuisiniers, fournisseurs, je suis content de vous ;
Nos affaires vont bien, en dépit des jaloux ;
Et d'excellents dîners, remèdes efficaces,
De nos derniers échecs ont effacé les traces.
Quelques mauvais esprits ont en vain prétendu
Que nous dévorons tout, que l'Etat est perdu,
Que notre pot-au-feu cuit aux dépens des autres,
Et bientôt cuira seul ; que, hors nous, et les nôtres
Tous les français rentiers, perdant leurs capitaux,
Iront, vides de sang, garnir les hôpitaux :
Quelle horreur ! Cependant qu'ont les Français à craindre ?
De mauvais procédés ils n'ont point à se plaindre ;
De tous leurs envoyés nous nous sommes chargés ;
Ne sont-ils pas nouris et quelquefois logés ?
Et n'avons-nous pas même, en mainte circonstance,
Offert de les *blanchir*, s'ils n'étaient blancs d'avance ?
Qui, comme nous encore, avec un tel succès,
A su faire fleurir le commerce français ?
Ces vins que la province à nos celliers envoie,
Ces produits de Strasbourg, de Bayonne et de Troie,
De toute autre cuisine orgueilleux ornements,
Ne sont de nos valets que les vils aliments.
Des mets plus délicats à nos palais conviennent ;
Du Périgord jaloux les fruits nous appartiennent.
Ces fruits, que le gourmet sait priser aujourd'hui,
L'étranger voudrait bien les emporter chez lui ;
Mais il ne l'aura point, cette plante chérie,
Ce précieux produit du sol de la patrie !
Français, gardons nos droits, frustrons-en nos voisins,
C'est assez qu'on leur donne et nos blés et nos vins ;
Non, ces mets délicats que nous offre la terre
N'iront point engraisser les porcs de l'Angleterre ;
Les nôtres désormais en auront le régal.

Montrons que nous avons l'esprit national !
Ces bienfaits éclatants qu'à peine on apprécie,
Contre notre puissance ont excité l'envie.
De nos bruyants amis l'héroïque valeur,
Devant tant d'ennemis, sent glacer son ardeur.
Monseigneur, au lever, m'a fait, avec prudence,
Dans son appartement admettre en sa présence ;
Et, maîtrisant à peine un trop juste courroux ;
« Il est temps, m'a-t-il dit, de frapper les grands coups.
De plus puissants efforts sont enfin nécessaires ;
Assemble, ce matin, mes bureaux culinaires ;
Je veux, désappointant mes nombreux ennemis,
D'un splendide repas réveiller mes amis.
Tu sais, ainsi que moi, que ces messieurs du centre
Sont des gens de tout cœur, mais ont le cœur au ventre ;
Trop longtemps, par un mets à grands frais acheté,
Nous avons cru flatter leur sensualité ;
Leur palais est usé ; leur goût blasé sommeille ;
Il nous faut inventer un mets qui les réveille.
Il m'est venu, Deutscourt, un singulier projet ;
Je ne redoute point d'en gonfler mon budget ;
Je m'appauvrirais peu par de telles vétilles !
Les mets qu'il faut offrir, c'est... — Eh quoi ? Des lentilles.
— Des lentilles, grand Dieu, repris-je tout surpris.
— Oui, Deutscourt. Tous diront que le mets est exquis.
Mais les montrer à nu serait une imprudence :
Il faut adroitement en sauver l'apparence.
— Je comprends, monseigneur, ai-je alors répondu.
Je vais me signaler, et tout n'est pas perdu ;
On verra si mon art brave les destinées,
Ou si, dans les fourneaux, j'ai perdu trois années ».
Cuisiniers, fournisseurs, l'honneur en est à nous ;
Votre zèle m'annonce un triomphe bien doux.
Trop longtemps dans nos murs a régné l'anarchie.
Ces temps là reviendraient ; sauvons la monarchie !
Et que notre bourgeois, grandi par nos succès,
Soit le restaurateur du royaume français.
De nos amis, qu'arrête une indigne épouvante,
Gorgeons la conscience affamée et béante ;

Et, comme au triple chien qui garde les damnés,
Jetons-lui les gâteaux au sommeil destinés !

Tous sortent, hors M. Deutscourt et son frèr

SCENE II

M. DEUTSCOURT, SON FRÈRE CADET

LE CADET

Mon frère, embrassez-moi ! Pour mon cœur quelle fête
De vous revoir ici, quand si longtemps...

M. DEUTSCOURT

Arrête !

Chapeau bas, mon cadet, devant ton frère aîné !
Tu vois de quels honneurs je marche environné.

LE CADET

Il est vrai. Quel éclat ! quelle magnificence !
Jusqu'où d'un cuisinier peut aller la puissance !
Mon frère, est-ce bien vous que je vis, autrefois,
Maigre subordonné d'un cuisinier bourgeois,
Récurer les chaudrons et laver les assiettes ?...
Les temps sont bien changés !

M. DEUTSCOURT

Ignorant que vous êtes !
Dans l'état où jadis le sort m'avait jeté,
Un cuistre comme vous serait toujours resté :
Moi, j'en ai su bientôt laver l'ignominie ;
Il n'est point d'état vil pour l'homme de génie.
Afin de s'élever, il faut ramper, dit-on :
On devient cuisinier, mais on naît marmiton !
Longtemps je végétai dans cette classe obscure
Où, comme en un creuset, me jeta la nature ;
Mais un feu, plus ardent que celui des fourneaux,

Vint épurer en moi des sentiments nouveaux.
Nous étions dans un temps où de nobles cuisines
Effrayèrent les yeux de leurs vastes ruines.
Voyant de possesseurs tant de tables changer,
Le peuple, qui jeûnait, crut avoir à manger ;
Mais les nouvelles dents n'étaient pas moins actives ;
Ces grandes tables-là sont pour peu de convives ;
Ce sont de gros gaillards, ayant bon appétit :
L'un tient la poêle à frire, et puis le peuple cuit.
Alors, on nous disait que les hommes sont frères,
Que les distinctions ne sont qu'imaginaires,
Et que, si le destin l'environne d'éclat,
L'homme le doit à soi, mais non à son état.
Et je me dis : « Il faut que je sois quelque chose.
Et, de peur qu'à ma gloire un obstacle s'oppose,
Je transporte en un lieu plus propre à mon emploi
Les dieux de mon foyer, mon art sublime et moi.
Je pars de la Gascogne, et... Mais ma vie entière
Serait à te conter une trop longue affaire :
Qu'il me suffise donc de te dire qu'enfin,
Quelquefois malheureux, mais bravant le destin,
Et, sans être jamais du parti qu'on opprime,
Je changeai de ragoûts ainsi que de régime.
Mais, après la journée où certain grand brouillon,
Pour l'avoir trop chauffé, but un mauvais bouillon,
Un noble personnage où j'étais fort à l'aise,
Se sentant près de cuire, et les pieds sur la braise,
Sans rien dire à ses gens, s'enfuit à l'étranger.
Me laissant lourd de graisse, et d'argent fort léger...
Alors, je m'accostai d'un homme à maigre trogne,
Tout récemment encore arrivé de Gascogne,
Audacieux, fluet, médiocre et rampant,
Toujours grand ennemi du premier occupant,
Très vide de vertu, mais gonflé d'espérance,
Qui sur la route avait laissé sa conscience,
Comme un poids incommode à qui fait son chemin.
Le poids n'était pas lourd, il est vrai ; mais, enfin,
A ravoir son paquet comme il pouvait prétendre,
Bientôt, grâce à mes soins, il en eut à revendre.

Je ne te dirai pas nos immenses succès,
Si de notre destin nous sommes satisfaits,
Si nous savons flatter les appétits des hommes ;
Lève les yeux, cadet, et vois ce que nous sommes !
Jusqu'au faîte, élevé par mes nobles travaux,
Monseigneur a dompté ses plus fameux rivaux.
L'un deux, plus rodomont, voulait faire le crâne,
Mais nous avons prouvé que ce n'était qu'un âne ;
Et, comme il refusait d'aller à sa façon,
Monseigneur l'a chassé comme un petit garçon.
Puis, étouffant enfin d'audacieux murmures,
Nous avons en tous lieux semé nos créatures,
Comme nos spectateurs ne battaient pas des mains,
Nous avons au parterre envoyé des *Romain.*
En vain quelques railleurs attaquaient notre empire,
Nous les avons, sous main, muselés sans rien dire.
Rien ne peut maintenant borner notre crédit ;
Sur le ventre fondé, nourri par l'appétit,
L'appétit, roi du monde, et, *d'autant plus terrible*
Qu'il cache au fond des cœurs sa puissance invisible !

LE CADET

Je conviens qu'un tel sort peut avoir des appas ;
Mais un abîme s'ouvre et bâille sous vos pas,
La France trop longtemps a tremblé sous un homme ;
Son pouvoir abattu...

M. DEUTSCOURT

Mais il faudra voir comme !

LE CADET

Eh bien, nous le verrons. Il n'est pas très-aimé ;
Le peuple contre lui dès longtemps animé,
Portant au pied du trône une plainte importune...

M. DEUTSCOURT

Et comptes-tu pour rien César et sa fortune ?
Me comptes-tu pour rien moi-même ? Et nos amis
A ses moindres désirs ne sont-ils pas soumis ?

LE CADET

Ne vous y fiez pas, si le sort vous traverse.
Amis du pot-au-feu, tous fuiront s'il renverse.
Tremblez qu'un grand échec n'abaisse votre ton ;
Car... plus d'un grand ministre est mort à Montfaucon.

M. DEUTSCOURT

Il faut faire une fin ; et pour nous quelle gloire
Quand la postérité lira dans notre histoire ;
« Ces deux héros sont morts ; la France les pleura ;
L'un fut grand diplomate, et l'autre... »

LE CADET

Et cœtera !

L'histoire sur son compte en aurait trop à dire :
Pensons-le seulement ; gardons-nous de l'écrire.

M. DEUTSCOURT

Qu'entendez-vous par là ? Pas tant de libertés.
Cadet, on n'aime point toutes les vérités.
Vous avouerez pourtant que sa digne Excellence
Sait fort bien travailler un royaume en finance.
On se plaint qu'en ses mains, sans s'en apercevoir,
Le monarque trompé laisse trop de pouvoir ;
Mais on sait que, jadis, sur un autre rivage,
De l'art d'administrer il fit l'apprentissage ;
Ainsi...

LE CADET

Je sais fort bien que ton maître, autrefois,
Fit la traite des noirs, on leur donna des lois.
Belle preuve !

M. DEUTSCOURT

Oh ! très belle ! Il est homme de tête.
Pourtant, en ce moment, ce sont les blancs qu'il traite ;

Et l'on peut demander à tous nos invités
Si je ne suis qu'un cuistre et s'ils sont bien traités.

LE CADET

Mais le peuple l'est mal ; et bientôt sa misère
Demandera du pain aux gens du ministère ;
Ou, dans son désespoir, pour recouvrer son bien,
Il fera voir les dents...

M. DEUTSCOURT

Nous ne redoutons rien.
Par nos soins rétabli, Montrouge nous protège ;
Montrouge protégé par le sacré collège ;
Montrouge triomphant, et qui, malgré vos cris,
Envahit pied à pied le pavé de Paris ;
Ce grand ordre, qu'à peine on a senti renaître,
Dans nos murs étonnés s'élève et rentre en maître ;
Et bientôt ses enfants, armés de nouveaux fers,
Vont dévorer Paris, la France et l'univers !
Ignobile vulgus ! Tremblez !

LE CADET

Tremblez vous-même !
On a longtemps souffert votre insolence extrême ;
Mais on vous montrera de la bonne façon
Qu'une majorité n'a pas toujours raison ;
Et le peuple à vos yeux fera bientôt connaître
Que celui qui les paye a droit d'être leur maître.
. . . .
Car les Français, bravant vos pouvoirs arbitraires,
Se plaindront... Le monarque entendra leurs prières.

M. DEUTSCOURT

Ceci ne peut se faire au temps où nous voilà ;
Si vous voulez crier, les gendarmes sont là !
Des mouchards décorés, ou portant des soutanes,
Empoignent dans leur vol les paroles profanes.

Nous irons droit au but que nous nous proposons ;
D'ailleurs, nous nous donnons les meilleures raisons ;
Dans notre coffre-fort si nous serrons vos pièces,
C'est pour vous enseigner le mépris des richesses ;
Car le bon temps revient, les bons Pères aussi ;
Gare à vos esprits forts ! ils sentent le roussi.
A tout cela, d'ailleurs, l'esprit public se prête.
La canaille, il est vrai, comme dit la *Gazette*,
Fait quelquefois du bruit et veut montrer les dents ;
Mais nous avons pour nous tous les honnêtes gens.
Une dame a marché pieds nus ; une seconde
A voulu l'imiter... Hein ! voilà du grand monde !
Nous avons vu passer un illustre baron
De la nef d'une église en celle de Caron ;
Et, dans chaque soirée, il est de bienséance
D'entendre, avant le bal, sermon et conférence.
Ecrivez maintenant, messieurs les beaux esprits ;
Il est certain endroit, dans un coin de Paris,
Où, par arrêt de cour, quand ils ont beau ramage,
Nous savons faire entrer les oiseaux dans la cage.

LE CADET

Ne vous en vantez point : la cour n'est pas pour vous ;
L'équité la conduit, et non votre courroux ;
Déjà, plus d'une fois, sa justice prudente
A détruit les projets que l'artifice enfante ;
Le Tartufe puissant compta sur son appui,
Mais les efforts du vice ont tourné contre lui ;
Et nous avons vu tous que, bravant vos caprices,
La cour rend des arrêts, mais non pas des services.

M. DEUTSCOURT

Je n'ai rien à répondre à cette raison-là ;
Mais nous...

SCENE III

LES MÊMES, LE SOUS-CHEF

LE SOUS-CHEF

Monsieur le chef, nos invités sont là.

M. Deutscourt

Déjà ! La cinquième heure à peine au château sonne !
A cette heure, jamais nous n'attendons personne.

Le Sous-Chef

C'est vrai, monsieur le chef ; mais vos nobles amis
Attendaient ce repas, depuis longtemps promis ;
Et même tel d'entre eux que l'appétit réveille,
Pour mieux y faire honneur, n'avait rien pris la veille.
Vous jugez qu'un discours sur l'impôt des cotons
N'avait nul intérêt pour des gens si profonds ;
Non plus qu'un autre encor sur les toiles écrues,
Ensuite, un monnayeur a parlé de sangsues.
« Lesquelles ? » a-t-on dit. — Là-dessus, grands éclats,
Tous ont dit : « La clôture ! à demain les débats ! »
Ces débats, cependant, promettaient des merveilles ;
Mais un ventre affamé, dit-on, n'a point d'oreilles ;
Tous ont fui jusqu'ici.

M. Deutscourt

Eh bien, tout est prévu ;
On ne nous prendra pas, du moins, au dépourvu..
Les lentilles ?...

Le Sous-Chef

C'est prêt. On a mis en purée
Celles que, ce matin, vous aviez préparées.

M. Deutscourt

On n'attend plus personne ? Ils sont tous arrivés ?
Le potage est sur table ?

Le Sous-Chef

Oui, tout est prêt.

M. DEUTSCOURT, *à la cantonade.*

Servez !
(*Le sous-chef sort.*)

SCENE IV

M. DEUTSCOURT, SON FRÈRE CADET

M. DEUTSCOURT

Mon triomphe s'apprête, et ma gloire s'achève.
On verra si nos plans ne sont point un vain rêve.
Le projet, cependant, était audacieux,
Le sort en a trahi de moins ambitieux ;
La roche Tarpéienne...

LE CADET

Est près du Capitole !

M. DEUTSCOURT

Mais, si l'on tombe aussi, c'est du ciel !...

LE CADET

Ça console !

M. DEUTSCOURT

Ah bah ! ne craignons rien ; nous sommes dans le port.
(*Il rêve un moment.*)

Ecoute, mon cadet ; je veux te faire un sort ;
Car, quoique parvenu, je suis encor bon frère :
Je te reçois ici comme surnuméraire.

LE CADET

Où cela conduit-il ?

M. Deutscourt

A de bons résultats :
C'est comme qui dirait *cadet* dans les soldats.

Le Cadet

Il n'en existe plus.

M. Deutscourt

Nous en verrons encore.
Les aînés n'étaient plus : monseigneur les restaure.
Ah ! messieurs les cadets, tremblez ! vous n'aurez rien...
Mais plutôt soyez gais, car c'est pour votre bien.
Le monde a, voyez-vous, un attrait bien perfide ;
Mais la religion vous prend sous son égide.
Vous avez faim ? L'Eglise engraisse ses enfants.
Vous n'avez point d'asile ? Allez dans les couvents ;
C'est là que vous pourrez mener vie agréable,
Prier le ciel pour nous qui nous donnons au diable...

Le Cadet

Comment ! mon frère aîné ?... Voici bien du nouveau.

M. Deutscourt

Oui ; pourquoi t'étonner d'un projet aussi beau ?
Il prendra : tu verras si ma nouvelle est fausse ;
Monseigneur l'a fait cuire, et j'en ai fait la sauce.
Le dîner qu'aux ventrus nous offrons aujourd'hui
A notre noble cause assure leur appui.
Ah ! nous avons compris les besoins de l'époque !

Le Cadet

On rira ; c'est absurde !

M. Deutscourt

Ah ! parbleu, qu'on s'en moque...

Que nous importe, à nous ? Les rieurs pleureront.
Comme a dit Mazarin ! *Ils chantent, ils paîront !*

LE CADET

Oui, mais nos pairs sont là ; cette assemblée auguste
Refusera ses voix à ce projet injuste ;
Et les nobles fauteurs, et leurs subordonnés,
Resteront à la porte avec un pied de nez.
Va, tôt ou tard le temps confondra l'artifice ;
Nous vivons sous un prince ami de la justice ;
Il a déjà montré, par d'équitables lois,
Qu'il maintiendrait la Charte et maintiendrait nos droits ;
Le colosse puissant, qui pèse sur la France,
S'écroulera ; tous ceux qu'opprime sa puissance,
Contemplant de leur roi la juste majesté,
Se promettront la gloire et la félicité.

SCENE V

LES MÊMES, LE SOUS-CHEF

Ciel ! qu'as tu donc, sous-chef ? Quel trouble !

LE SOUS-CHEF

O destinée !
O trop malencontreuse et fatale journée !

M. DEUTSCOURT

Assieds-toi, conte-nous...

LE SOUS-CHEF, *d'un ton tragique.*

Infandum !... Sed..., quanquam...
Meminisse horret..., lucta... incipiam !
La soupe n'était plus, et les bouches bourrées
Avaient, sans dire un mot, envahi les entrées.
Tout à coup, monseigneur se lève avec éclat,

Et, d'un bras intrépide... il découvre le plat !
On sert. — Qu'est-ce ? — On l'ignore, et chacun, d'un air louche,
Porte, en la flairant bien, la cuiller à sa bouche.
« Des lentilles ! » Grand Dieu ! tout le monde, à ce mot,
Frémit. « Nous offre-t-on la fortune du pot ?
Se sont-ils écriés. Quelle horrible imposture !
Nous ont-ils invités pour nous faire une injure ? »
Monseigneur est confus ; ses illustres amis
Regardant l'assemblée avec des yeux surpris ;
L'un oppose à ce bruit, que chaque instant redouble,
Un air *indifférent* qu'a démenti son trouble;
Un *marin*, l'œil fixé sur les deux précédents,
Reste la bouche ouverte et la cuiller aux dents ;
Pendant qu'un autre encor, sentant la conséquence,
S'appuyait sur son *Turc*, et fumait d'importance.
Enfin, c'est un tumulte !... On se lève en jurant. .
Presque tous sont partis... Monsieur *l'indifférent*
Fait pour les retenir un effort inutile ;
Et lui-même, en pleurant, suit la foule indocile.
L'après-dînée en vain promettait à la fois
Lecture édifiante et le prince iroquois ;
Tout s'enfuit... Resté seul, monseigneur est perplexe
Et veut...

SCENE VI

LES MÊMES, UN GROS MONSIEUR

LE GROS MONSIEUR

Eh ! cuisiniers, suis-je un homme qu'on vexe ?
Croit-on qu'un orateur qu'on place entre deux feux,
Quand il a bien parlé, n'ait pas le ventre creux ?
Lorsque j'ai mal dîné, ma voix en est aigrie ;
Comme mon estomac, ma conscience crie.
Qui pourra l'apaiser ? Est-ce pour de tels mets
Que j'ai de tout Paris bravé les quolibets ;
Que, séduit par l'espoir d'un repas aussi mince,

J'ai trompé tous les vœux que formait ma province ?
Et, sur tant de sujets pour calmer mon effroi,
Corbleu, monsieur le chef, des lentilles à moi !
On ne m'aurait pas fait une pareille injure
Dans les obscurs dîners d'une sous-préfecture.
Quand, nourrissant l'espoir d'un dîner bien complet,
J'avais, avant d'entrer, desserré mon gilet,
A de pareils affronts aurais-je dû m'attendre !

(A M. Deutscourt qui veut sortir).

Restez, monsieur le chef, restez ! il faut m'entendre !
Quoique mauvais chrétien, par l'odeur excité,

(Tout essoufflé.)

J'avais dit hautement mon *Benedicite*,
Et ces dîners encor qu'aidé de ses complices,
Monseigneur, lautre jour, rogna de deux services !...
N'est-ce pas conspirer contre notre estomac ?
Nous avons trop longtemps supporté ce micmac ;
De sorte que, pour prix d'un généreux courage,
Nous nous voyons réduits à *trois*, pour tout potage.
Les choses désormais n'en iront point ainsi ;
Et, pour n'y plus rentrer, je m'arrache d'ici.
Il est encor des gens non séduits par le ventre,
Peu nombreux, il est vrai, mais placés loin du centre...
Je m'en vais dans un coin prendre place avec eux.
On y dîne un peu moins, mais on y parle mieux !

(Il sort.)

SCENE VII

M. DEUTSCOURT, SON FRÈRE, LE SOUS-CHEF

LE CADET

Eh bien, tout est flambé ! Qu'en dites-vous, mon frère ?

M. DEUTSCOURT

Quel déchet.

LE SOUS-CHEF

Monseigneur est en grande colère ;
De son mauvais succès c'est à vous qu'il se prend.

M. DEUTSCOURT

Et voilà ce que c'est que de *servir* un grand !
Qu'une vaste entreprise échoue ou réussisse,
Nous en avons les coups et lui le bénéfice.

LE SOUS-CHEF

Redoutez les effets de son premier courroux ;
Il sera moins terrible en pesant sur nous tous

M. DEUTSCOURT

Oui ; vous le dompterez toujours par la fanine.

LE SOUS-CHEF

Très bien ; mais s'il allait supprimer la cuisine ?

M. DEUTSCOURT

Non, non.

LE SOUS-CHEF

Je l'aperçois... Où fuir ? où vous cacher ?

M. DEUTSCOURT, *d'un ton tragique.*

Dans les bureaux... Crois-tu qu'il m'y vienne chercher ?..

LES DOCTRINAIRES

A V. HUGO

I

Oh ! le vingt-huit juillet, quand les couleurs chéries,
Joyeuses, voltigeaient sur les toits endormis,

Après que dans le Louvre et dans les Tuileries
    On eut traqué les ennemis !
Le plus fort était fait : que cette nuit fut belle !
Près du retranchement par nos mains élevé,
Combien nous étions fiers de faire sentinelle
    En foulant le sol dépavé !

O nuit d'indépendance, et de gloire et de fête !
Rien au-dessus de nous ! pas un gouvernement
    N'osait encor montrer la tête !
Comme on se sentait fort dans un pareil moment !
    Que de gloire, que d'espérance !
    On était d'une taille immense,
    Et l'on respirait largement.

II

Ce n'est pas la licence, hélas que je demande :
Mais, si quelqu'un alors nous eût dit que bientôt
Cette liberté-là, qui naissait toute grande,
    On la remettrait au maillot!
    Que des ministres rétrogrades,

Habitants de palais encore mal lavés
    Du pur sang de nos camarades,
    Ne verraient dans les barricades
    Qu'un dérangement de pavés !

Ils n'étaient donc point là, ces hommes, qui peut-être
Apôtres en secret d'un pouvoir détesté,
    Ont en vain renié leur maître
    Depuis que le coq a chanté !...
    Ils n'ont point vu sous la mitraille
Marcher les rangs vengeurs d'un peuple désarmé.
    Au feu de l'ardente bataille
    Leur œil ne s'est point allumé !

III

Quoi ! l'étranger, riant de tant de gloire vaine,
    De tant d'espoir anéanti,

Quand on lui parlera de la grande semaine,
Dirait : « Vous en avez menti ! »
Le tout à cause d'eux ! au point où nous en sommes,
Du despotisme encore ?... Oh non !
A bas ! à bas, les petits hommes !
Nous avons vu Napoléon !

Petits ! — Tu l'as bien dit, Victor, lorsque du Corse
Ta voix leur évoquait le spectre redouté,
Montrant qu'il n'est donné qu'aux hommes de sa force
De violer la Liberté !
C'est le dernier ! on peut prédire
Que jamais nul pouvoir humain
Ne saura remuer ce globe de l'Empire
Qu'il emprisonnait dans sa main !

IV

Et, quand tout sera fait, que la France indignée
Aura bien secoué les toiles d'araignée
Que des fous veulent tendre encor,
Ne nous le chante plus, Victor,
Lui, que nous aimons tant, hélas ! malgré des crimes
Qui sont, par une vaine et froide majesté,
D'avoir répudié deux épouses sublimes,
Joséphine et la Liberté !

Mais chante-nous un hymne universel, immense,
Qui par France, Belgique et Castille commence...
Hymme national pour toute nation !
Que seule à celui-là la Liberté t'inspire !...
Que chaque révolution
Tende une corde de ta lyre !

NAPOLÉON

I

Un roc était assis au milieu des orages,
Et les aigles de mer dans ses antres sauvages

Allaient seuls déposer leur nid et leur amour,
Tandis que les pétrels, fatigués des tempêtes,
Couronnaient de ses pics les grisâtres arêtes
Au soleil maudit d'un beau jour.

Parfois on entendait les échos du roc sombre
Répondre au canon lent d'un navire qui sombre,
Et puis les flots roulants de l'abîme béant
Reprenaient leur murmure, et, creusant le rivage,
Caressaient sans relâche une tombe sauvage
Où gisaient les os d'un géant.

Son ombre se plaisait au choc de la tourmente ;
Il préférait au bruit d'une eau douce et dormante
Le caprice des mers et leur chant éternel.
Il voyait, sans songer à la foule alarmée,
Dans chaque haute vague, un général d'armée;
Dans chaque flot, un colonel.

Car il n'avait point pris au lait d'une mamelle
Le tendre amour du cœur ou la douceur femelle,
Mais il avait sucé la moelle du lion ;
Et son cœur ceint d'acier, aussi bien que sa taille,
Moissonnait plus d'humains en un champ de bataille
Que n'en sema Deucalion.

Né pauvre, noble et tier comme un seigneur d'Espagne,
Il eût vendu sa sœur pour entrer en campagne,
Et marché sur sa mère au feu de l'ennemi.
Des noms d'usupateur et de tyran farouche,
Jamais de tous ces noms dont s'indigne la bouche
Son oreille n'avait frémi.

Ses yeux lançaient du feu comme fait un cratère.
Pour son ambition, c'était peu de la terre,
Et l'empereur avait voulu se faire dieu;
Et les rois, attelés ainsi que des génisses,
Devaient traîner son char aux sanglants sacrifices
Avec du sang jusqu'au moyeu.

Les peuples, fatigués de l'idole sanglante,
Courbaient pourtant leur front et leur tête tremblante
Et tendaient en martyrs leur gorge au coup fatal.
D'autres en vain brûlaient leurs enfants et leurs femmes,
Comme si le phénix pouvait craindre les flammes
Ou le démon son air natal.

Mais ses guerriers, un jour, ayant trop bu de gloire,
Comme un mets sans saveur boudèrent la victoire
Et faillirent devant leur ennemi mortel.
Puis, redoutant encor ses dents et sa morsure,
Livrèrent muselé le faux dieu sans blessure,
Après avoir brisé l'autel.

Et toi qui l'as livré, toi qui l'as fait descendre,
Pour le canoniser, tu vas chercher sa cendre,
O peuple de Français ! peuple caméléon,
Tu demandes aux vents de taire leur haleine.
Pour aller arracher au roc de Sainte-Hélène
Les restes de Napoléon !

Encore si c'était, en un jour de victoire,
Un remords dans ton cœur remué par la gloire,
Mais vouloir marier Bonaparte à la Paix !
Pour reprendre ses os au delà de la ligne
Armer tranquillement un beau vaisseau de ligne
Et les quêter à des Anglais !

Encore si c'était son fils ou bien son frère,
Qui, redevenu roi dans un jour de colère,
De l'exil d'un héros vînt demander raison ;
Mais sur son cénotaphe évoquer la pensée
Quand son neveu, sorti d'une émeute insensée,
Le verra passer en prison !

III

Pourtant il va venir et de l'Eglise antique
A deux larges battants s'ouvrira le portique

Aux applaudissements d'un peuple de vingt ans,
Tandis que ses soldats, vieux restes des mitrailles,
Essaîront d'échauffer encore leurs entrailles
Au son qui flétrit leur printemps !

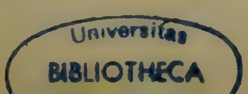
Payez donc des bouffons pour pleurer sur sa tombe,
Pour qu'on y vienne en deuil et qu'une larme y tombe.
Il en a trop coulé sur ses pas triomphants.
Faites un mausolée et placez-y son urne ;
Des mères sont encore à qui ce fier Saturne
Venait dévorer leurs enfants !

Puis les badauds iront le voir aux Invalides,
Mais sans pensée au cœur, avec des airs stupides,
Comme ils vont, le dimanche, à la barrière, au bal ;
Et les provinciaux de la place Vendôme
Iront voir le grand homme enterré sous le dôme,
Puis dîner au Palais-Royal.

Et, s'il prend fantaisie à quelque homme célèbre,
Habillant Bonaparte en oraison funèbre,
De le vêtir encor de quelque habit nouveau,
De célébrer en lui, que sais-je ?... la clémence,
On entendra partout la voix d'un peuple immense
Qui viendra lui crier : « Bravo ! »

Pauvre peuple ! aboyeur contre la tyrannie,
Ces beaux flatteurs de rois t'ont fait cette avanie
De te faire encenser d'un tyran sans remords.
Parmi ses généraux ils t'ont montré tes frères ;
Qu'ils comptent la sueur, l'or, le sang et les guerres,
Et les noms de ceux qui sont morts !

Le monde est ainsi fait : qu'une tour féodale,
De ses barons hautains expiant le scandale
En un jour de justice ait eu son châtiment :
Le poète viendra visiter sa ruine ;
Et sur les deux beaux yeux d'une simple héroïne,
Fera quelque conte charmant.



Et tous ces grands meneurs qui poussent à l'émeute,
D'un peuple dans la rue iront pousser la meute,
Et l'électriseront au bruit de ton grand nom !
Tandis que tes vieux os frémiront de colère
De ne pouvoir répondre au désir populaire
    Avec du sabre et du canon !

Dans ton cercueil, en vain, tu frémiras de rage,
Car ton destin était de vivre dans l'orage ;
Vivant, des flots de sang ruisselaient à tes pieds !
Dans ton cercueil anglais, tu flairais les tempêtes ;
Maintenant par le peuple, aux flots à mille têtes,
    Tes crimes seront expiés.

Car avec un coup d'œil on dirige une armée ;
Si, contre un bon vaisseau la tempête est formée,
Le hardi matelot des vagues se défend ;
Mais rien, quand pour penser il quitte sa charrue,
Et qu'altéré de poudre il descend dans la rue,
    N'arrête un peuple triomphant.

L'ACADEMIE

OU

LES MEMBRES INTROUVABLES

Comédie satirique en un acte

PERSONNAGES :

M. ROGER, homme des lettres. — M. RAYNOUARD, secrétaire perpétuel. — M. L'ENDORMI, Inspecteur des bâtiments publics. — M. BRIFFAUT, Homme de génie. — M. PARISET, médecin de Bicêtre et de l'Académie. — L'ACADÉMIE, Invalide. — LE PAUVRE DU PONT DES ARTS. — L'OUVRIER DE L'ARC DE L'ETOILE. — Deux porteurs de brancard.

La scène se passe sur le Pont des Arts.

SCENE PREMIERE

M. ROGER, M. RAYNOUARD

M. ROGER

Enfin, vous le voulez... c'est une affaire faite.

M. RAYNOUARD

Oui, je vais à Passy vivre dans la retraite ;
Nous allons, comme on dit, de Charybde en Scylla,
Et je suis las enfin de voir tout ce train-là.
Depuis que vous mettez le nez dans nos affaires,
Nous sommes entraînés d'ornières en ornières ;
Tout va bientôt verser : ma foi ! sauve qui peut !
Je pars ; soit à présent secrétaire qui veut !
« Cette maison pourtant me semblait un bon gîte,
« J'aurais voulu ne pas en décamper si vite »,
Surtout lorsque je pense aux fauteuils bienfaisants
Où l'on dormait si bien en dépit des plaisants;
Mais je veux à la fin montrer ce que je pense,
Et du mal à venir laver ma conscience ;

(1) Cette satire n'avait jamais été réimprimée, il nous a paru intéressant de la reproduire ici.

Ainsi, remettant tout à la grâce de Dieu,
Je tire pour ma part, mon épingle du jeu.

M. Roger

Mais, monsieur Raynouard, songez...

M. Raynouard

Songez vous-même
Que tout ne marche ainsi que par votre système.

M. Roger

Quoi ! je suis donc le bouc chargé de vos péchés,
Qui va...

M. Raynouard

Vous l'avez dit... et des mieux encornés.

M. Roger

Une telle action blesse les bienséances ;
Que dira-t-on, bon Dieu ?

M. Raynouard

Bien des impertinences ;
Mais c'est tant pis pour vous : vous l'avez mérité.

M. Roger

Que dira notre siècle, et... la postérité ?

M. Raynouard

Ah ! la postérité, personne fort honnête,
Aura, j'en suis garant, bien autre chose en tête ;
De pareils immortels y feront peu de bruit.

M. Roger

L'histoire nous attend.

M. RAYNOUARD

Et l'oubli vous poursuit.

M. ROGER

Je ne vous conçois pas, vous, si poli naguères,
N'allez-vous pas aussi médire des confrères ?

M. RAYNOUARD

Mon Dieu ! non ; quelques-uns sont vraiment immortels ;
L'histoire dès longtemps les a connus pour tels ;
Mais Cessac se pavane au fauteuil de Corneille,
A celui de Fléchier... (et l'on cria merveille) ;
Celui de Montesquieu, de Bonald s'est *chargé ;*
Quant au vôtre, sandis ! il n'a pas dérogé :
De ce pauvre fauteuil le malheur est extrême ;
Et vos prédécesseurs, obscurs comme vous-même,
N'auront point à rougir de vous voir après eux.

M. ROGER

Courage ! allons, poussez ; ce début est heureux ;
Cela promet beaucoup...

M. RAYNOUARD

Et tiendra davantage ;
Le cousin de la Vierge...

M. ROGER

Oh ! point de badinage !
Chut !

M. RAYNOUARD

Mais je n'ai rien dit.

M. ROGER

La Dame blanche entend !

M. RAYNOUARD

Ah ! c'est vrai. Je me tais sur Baour *l'ondoyant,*
Et sur feu Lémontey, qu'on disait un peu chiche,

Et sur *l'in partibus*, peigné comme un caniche ;
Je lègue aux temps passés, où l'on les oublia,
Bonald *l'idéologue*, et l'honnête Laya ;
Je ne parlerai pas du *jeune* Lacretelle,
De Cuvier, disséquant les dindons chez Villèle,
Du *fécond* Montesquiou, d'Auger le *noticier*,
Et de Villar sans *s*, et du pédant Dacier ;
Mais, au moins, dites-moi quelles sottes bévues
Vous font choisir si mal vos nouvelles recrues ?
Pour Soumet, passe encor ; mais le baron chrétien,
Mais mons le grand prélat, qu'ont-ils fait ? rien de bien.
Vous avez préféré, bravant l'ignominie,
L'homme grand au grand homme, et le rang au génie ;
Le public sait pourtant distinguer à son gré
Le modeste savant, de l'ignorant titré ;
Sous la peau du lion l'âne en vain fait merveille :
On s'y trompe un instant, mais gare au bout d'oreille !
L'imperceptible Droz est un homme de bien ;
C'est tout : vous l'avez fait académicien ;
On sait *qu'à la fourchette* il emporta la place.
Quant au grand *savoyard*, je vous en ferai grâce.

M. Roger

Mais nous avons encore un auteur sans défaut :
La raison....

M. Raynouard

Oui, je sais, *et la rime*, Briffaut.
Il dut bien s'étonner d'une telle aventure,
Et pouvait s'écrier, comme dans l'Ecriture,
En lisant son brevet à l'immortalité :
« Qu'ai-je donc fait, seigneur, pour l'avoir mérité ? »
Et qu'en résulte-t-il maintenant ? que la France
Voit votre abaissement avec indifférence ;
Que vos jours d'apparat sont à peine honorés
Du vulgaire concours de quelques désœuvrés,
Ou d'amis courageux, qu'à grands frais on invite,
Mais qu'un de vos discours a bientôt mis en fuite.
Un jour, ce fut bien mieux ; vous savez qu'on siffla...

M. ROGER

Oui, je m'en souviens bien... mais la garde était là,
Et notre ami bientôt, bravant les persiflages,
Fit à la baïonnette enlever les suffrages.

M. RAYNOUARD

Par le même moyen contraindrez-vous les gens
A venir se placer sur vos sièges vacants,
Où personne à présent ne se sent le courage
De braver la critique et d'affronter l'outrage ?
Vous avez donc partout bassement colporté
Ce ridicule honneur... qu'on n'a point accepté ;
Et, depuis quatre mois, il est bien clair qu'en somme
Vous n'avez encor pu raccrocher un seul homme
Qui, par quinze cents francs se sentant alléché,
Voulût prendre sur soi les hasards du péché.

M. ROGER

Eh ! s'il en est ainsi, si le fait est notoire,
Vous feriez en restant une œuvre méritoire :
Un soldat, quand il voit le combat s'engager,
Ne quitte pas les rangs au moment du danger.

M. RAYNOUARD

Ah ! c'est bien différent : pour moi, je ne recule
Qu'en présence du blâme, ou bien du ridicule ;
D'ailleurs, fuir librement, ou vivre sous vos lois,
Le cas est-il douteux, et m'offre-t-il un choix ?
Non : je vois d'un côté la liberté que j'aime,
Et de l'autre Montrouge, et la honte, et vous-même !
Serviteur.

(*Il sort.*)

SCENE II

M. ROGER, *seul*

Ce qu'il dit n'est pas fort de mon goût ;
Ce monsieur Raynouard n'est pas poli du tout ;

Pourtant, en le voyant servir la bonne cause,
J'avais bien cru pouvoir en faire quelque chose.
Cela se conçoit-il ? Venir me faire affront,
A moi, qui lui payai le passage du pont,
Sur lequel, comme on sait, malgré ses simagrées,
Il n'avait pu jamais obtenir ses entrées !
Malhonnête !... On s'étonne à de pareils effets ;
Croyez donc maintenant au pouvoir des bienfaits !...
Cependant, ce qu'il dit n'est que trop véritable,
Et de notre crédit l'état est pitoyable ;
La pauvre Académie, autant que je le voi,
De faiblesse, bientôt, expirerait sans moi ;
Les ris, les quolibets lui pleuvent. Dieu sait comme !
Elle maigrit sans cesse, et moi... je cherche un homme !
Un homme !... où le trouver ? tout le monde me fuit ;
Dès qu'on me voit paraître on s'esquive sans bruit.
C'est comme l'autre jour... je m'en vais au parterre...

SCENE III

M. Roger. Le Pauvre du Pont des Arts

Le Pauvre

Bon monsieur charitable...

M. Roger

On n'a rien à vous faire.
Ah ! cependant, bonhomme, écoutez donc.

Le Pauvre

Eh bien ?

M. Roger

Voudriez-vous pas être académicien ?

Le Pauvre

Oui, si la place est bonne.

M. ROGER

Ah ! très bonne.

LE PAUVRE

Et les gages ?

M. ROGER

Quinze cents francs.

LE PAUVRE

C'est peu.

M. ROGER

Puis d'autres avantages.

LE PAUVRE

On est entretenu, logé, nourri ?

M. ROGER

Mais, non :
Vous avez cependant certains tours de bâton,
Un jeton par séance, et puis...

LE PAUVRE

Maigre salaire ;
Mais c'est encore assez, si l'on n'a rien à faire.

M. ROGER

Ah ! mon Dieu, presque rien : donner la chasse aux gens
Qui pour titre au fauteuil n'ont rien que des talens ;
Flatter les grands seigneurs, faire honneur à leur table,
Les égayer, leur plaire et leur paraître aimable ;
Des jésuites vainqueurs soutenir les tréteaux,
Les prôner à toute heure, et baiser leurs ergots .
Des idoles du jour imiter les grimaces...
Moyennant quoi, l'on a des dîners et des places :
Ainsi de suite.

LE PAUVRE

Et puis est-ce tout ?

M. ROGER

A peu près,
Sauf quelque chose encor que vous saurez après.

LE PAUVRE

Ecoutez donc, monsieur, je suis un pauvre diable,
Et la place pour moi serait certes sortable :
Mais je ne voudrais pas, je vous en fais l'aveu,
Accepter votre argent, sans remplir votre vœu :
Ce vœu ne me plaît point ; car j'ai de la décence ;
Dans mon petit état j'aime l'indépendance.
Ainsi, portez ailleurs de pareils arguments...
Je suis pauvre, il est vrai, mais j'ai des sentiments.

SCENE IV

M. ROGER, *seul*

Je demeure confus ! Voyez-vous l'insolence !
De pareils malotrus ont une conscience !
Cette fois, me voici dans un grand embarras.

SCENE V

M. ROGER. L'OUVRIER DE L'ARC DE L'ÉTOILE

L'OUVRIER, *arrivant en chantant*

AIR : *Où s'en vont ces gais bergers ?*

Je voudrais sans nul souci,
Dormir toute ma vie ;
Plus d'un grand agit ainsi ;
C'est ma philosophie.
« Finis ce beau monument »,
M'a dit Monsieur Corbière ;
Mais l'ouvrage ira tout doucement,
Car j'aime à ne rien faire.

S'il s'en fâche, par ma foi,
Je ris de sa colère ;
Que fait-il de plus que moi,
Dans son grand ministère ?
Si le bien vient en dormant,
J'en aurai, je l'espère ;
Que je sois député seulement...
Moi, j'aime à ne rien faire.

Dagobert disait : « Eloi,
« Mon fidèle ministre,
« Je t'avertis que sur toi
« Court plus d'un bruit sinistre ;
« Mais je suis bien assuré
« Que tu règnes en père :
« Va, mon cher, taille et rogne à ton gré...
« Moi, j'aime à ne rien faire »

On disait à Rossini :
« Vous êtes un grand homme ;
« Mais.... »

M. Roger, *à part*

Celui-ci pour le coup ne m'échappera pas !
(*A l'ouvrier*).
Approchez, mon ami, j'ai deux mots à vous dire :
Voulez-vous devenir rentier ?

L'Ouvrier

Monsieur veut rire.

M. Roger

Du tout. Voulez-vous être académicien ?

L'Ouvrier

Mais, dans cet état-là, qu'a-t-on à faire ?

M. Roger

Rien.

L'Ouvrier

C'est un très bon état.

M. Roger

Plus, une grosse somme
D'écus dans son gousset, pour faire le jeune homme.

L'Ouvrier

Combien ?

M. Roger

Quinze cents francs, en argent bien compté.

L'Ouvrier

C'est joli.

M. Roger

Comment donc ?... et l'immortalité...

L'Ouvrier

C'est quinze cents francs ; ah ça, veuillez m'instruire :
Si j'entre là-dedans, que me faudra-t-il dire ?

M. Roger

Ah ! j'allais l'oublier ; notez bien ce point-ci :
A ces messieurs d'abord, vous direz : « Grand merci ! »
(Il faudra, ce disant, ôter votre casquette.)
On répondra : « Monsieur, vous êtes bien honnête ! »
Puis, votre nom chez nous dûment enregistré...
Intrare dignus es in docto corpore.

L'Ouvrier

Touchez là ! j'y consens, puisque c'est si facile :
Faut-il m'endimancher ?

M. ROGER

Mais non, c'est inutile ;
Une demande encor pour la dernière fois :
Savez-vous lire ?

L'OUVRIER

Un peu.

M. ROGER

Signer ?

L'OUVRIER

Je fais ma croix.

M. ROGER

Ah ! fort bien, c'est assez pour pouvoir vous inscrire.
Maintenant, suivez-moi, je vais vous faire élire.

(*Il le prend par le bras.*)

SCENE VI

LES PRÉCÉDENTS, M. L'ENDORMI

(*M. L'Endormi saisissant son ouvrier par l'oreille.*)

Ah ! coquin, je t'y prends : que viens-tu faire ici ?

L'OUVRIER

Monseigneur...

M. L'ENDORMI

Quoi ! maraud, me bafouer ainsi !
Tu veux donc, fainéant, dormir toute ta vie !
Est-ce ton atelier, dis, que l'Académie ?

L'OUVRIER

Monseigneur, c'est monsieur...

M. L'Endormi

C'est monsieur !... ah ! ma foi !
Singulière raison. S'il te disait : Pends-toi !
Le ferais-tu ?

L'Ouvrier

Mais... non.

M. L'Endormi

Eh bien ! c'est tout de même ;
Un drôle, en qui j'ai mis ma confiance extrême !
Un jour à mon hôtel je l'avais fait venir :
« Je te donne, lui dis-je, un trophée à finir ;
« Ce noble monument, fondé par un despote,
« Doit être par tes soins couvert d'une calotte ;
« Au lieu des bas-reliefs dont on voulait l'orner,
« D'attributs plus chrétiens il faut l'environner,
« Tu mettras d'un côté d'abord... » Enfin, n'importe !
Toujours, c'était le plan d'une sublime porte.

Eh bien ! tout est-il fait ? mes vœux sont-ils remplis ?
Le lys décore-t-il ses arceaux embellis ?
Non, mais sur le fronton, depuis la monarchie,
Deux moellons montrent seuls leur carrure blanchie.
Est-ce là travailler ? Eh ! maraud, souviens-toi
Que le blâme t'épargne et retombe sur moi !
Un pareil garnement ne remplit point sa tâche,
Et c'est moi, moi tout seul qu'on prend pour un grand lâche.
Les arts sont morts, dit-on, le commerce est à bas,
Les monuments publics ne se terminent pas ;
Est-ce ma faute à moi ? c'est l'ouvrier qui flâne ;
Pour les méfaits d'autrui faut-il qu'on me condamne ?
Au Louvre, dès longtemps, j'en avais placé deux :
Un jour, passant par là, je m'adresse à l'un d'eux,
Et lui dis : « Que fais-tu ? — Moi, monsieur, j'aide Pierre.
— Et Pierre, que fait-il ? — Mais, il n'a rien à faire. »
Que dites-vous du trait ? C'est ainsi qu'on nous sert ;

L'échafaudage aussi reste toujours désert ;
Mais ces messieurs, formant conseil diplomatique,
Lisent le *Moniteur*, font de la politique,
Discutent les budgets, mais à n'en plus finir,
Et gouvernent la France... au lieu de l'embellir,
Tu ris, grand fainéant, tu ris à ce langage !
Allons ! prends tes outils ! retourne à ton ouvrage !
Et demeure maçon, puisque c'est ton métier.

(*Il le chasse à coups de pied.*)

SCENE VII

M. ROGER, M. L'ENDORMI

M. ROGER, *pleurant*

Ah ! monsieur, vous m'ôtez le foin du râtelier :
Ma pauvre Académie est à sa décadence,
Et vous lui ravissez sa dernière espérance.

M. L'ENDORMI

Bon !... vous rencontrerez d'aussi dignes élus :
Vous avez Merindol, Quatrebarbe, Auguste Hus,
Castil-Blaze, un gaillard qui, je crois, n'est pas bête,
Sosthènes *le moral*, dont c'est bientôt la fête,
Vos commis, vos facteurs, le collège égyptien,
Martain l'âne..., Grillon.

M. ROGER

Hélas ! croiriez-vous bien
Qu'ils ont refusé tous ?

M. L'ENDORMI

Voyez-vous la canaille !

M. ROGER

Monsieur, c'est à bon droit que tout Paris me raille ;
Amis comme ennemis, tous m'ont abandonné,
Et depuis quatre mois je n'ai pas étrenné.

M. L'ENDORMI

Eh bien ! cherchez encor, feuilletez bien la ville ;
Créez un monstre, ou bien prenez l'homme fossile.

M. ROGER

Oui, mais dans le fauteuil comment le faire asseoir ?

M. L'ENDORMI

Faites votre possible. Adieu donc, au revoir !

M. ROGER

Quoi ! vous m'abandonnez ? Auriez-vous quelqu' affaire ?

M. L'ENDORMI

Oui, je vais bouquiner le long du quai Voltaire.

M. ROGER

Quai *Vaulchier*.

M. L'ENDORMI

Soit.

M. ROGER

C'est mieux.

M. L'ENDORMI

J'y vais pour ma santé.

Bonne chance !

M. ROGER

Merci.

(M. L'Endormi sort.)

SCENE VIII

M. ROGER, *seul*

Toujours désappointé !
La chaîne du malheur lasse enfin ma constance ;
Je te défie, ô sort ! d'augmenter ma souffrance !
Après de pareils coups, je n'ai plus le pouvoir
De croire à la fortune, et d'espérer..... l'espoir !
J'avais voulu tenter par mon offre splendide
Le contrôleur du pont ainsi que l'invalide ;
Ils me rirent au nez ; le pauvre en fit autant.
L'ouvrier seul !..... O rage ! ô destin rebutant !
Je me flattais encor... mais à présent, que faire ?
Rossini, l'autre jour, eut bien fait mon affaire ;
Je lui dis : « Grand *maestro*, vos sublimes accords
Ont du monde étonné mérité les transports :
Un fleuron cependant manque à votre couronne,
Et notre illustre corps, vous l'offrant en personne,
De vos nobles travaux veut vous récompenser ;
Un fauteuil vous attend, venez vous y placer.
« — Cio é ben detto, et zou vous rémercie.
Dit-il, d'avoir rendou zoustice à mon zénie,
Zou trouvé le fauteuil molto ben inventé,
Et z'aimerais assai vostra far niente ;
Ma, dé quinzé cents francs l'offre é troppo mesquine,
Et non puoté permettre ouné grossé couisine,
— Mais songez donc que c'est pour dormir. — Z'entends bien ;
Voi conviendrez péro qué cé dormir por rien !
— Tous nos membres pourtant dorment pour cette somme.
— Oh ! ma, c'é différent, moi zou souis un grand homme.
Quinzé cents francs l'anno, c'é trop bon pour Briffaut ;
Ma, pour moi, mon ami, c'é bien plous qu'il me faut.
— Nous ne pouvons pourtant vous donner davantage,
— Académisez donc oun autré personnage !
Diavolo ! zou résiste à toutés vos raisons,
Et z'en réviens touzours à mes pétits poissons. »
Et le voila parti : moi, que pouvais-je faire ?
Je n'avais rien alors qui pût le satisfaire,
Car ces quinze cents francs nous sont tout net comptés,

Et ce sont des prix faits comme des petits pâtés.
Je fis donc une affiche et mis ces mots en tête :
« On voudrait rencontrer une personne honnête,
« Qui fût de bonnes mœurs, pût lire quelquefois,
« Et sût même au besoin faire un peu..... »
(*apercevant M. Briffaut.*)
Mais je vois....
Holà Briffaut, Briffaut !

SCENE IX

M. ROGER, M. BRIFFAUT

M. ROGER

Eh bien ! quelle nouvelle ?

M. BRIFFAUT

Monsieur Vilar est mort.

M. ROGER

Dieu ! la chose est cruelle !

M. BRIFFAUT, *d'un ton consolateur*

Nous sommes tous mortels.

M. ROGER

Ce n'est pas ce qu'on dit.

M. BRIFFAUT

On le pense du moins.

M. ROGER

J'en demeure interdit :
C'en est fait, pour le coup le sort me fait la moue,
Et de mon embarras sa malice se joue.
Que faire cependant en un cas si fâcheux ?

Quand un seul me manquait, comment en trouver deux ?
Dans quels lieux ignorés ?...

M. Briffaut

Mon cher, allez en Suisse ;
Courez vite, on pourra vous y donner l'indice
D'un homme, d'un Anglais, qui, de Lyon parti,
Resta là deux cents ans, sous la neige englouti,
Que l'on rendit au jour, par cure sans pareille,
Et qui vit maintenant et se porte à merveille.

M. Roger

Ah ! j'y cours !

M. Briffaut

Un instant : qu'aperçois-je là-bas ?
C'est un homme.

M. Roger

Il suffit !..... il ne passera pas.

SCENE X

Les Précédents, M. Pariset

M. Roger

— Vous savez notre histoire ?

M. Pariset

Moi ! non.

M. Roger

Elle est étrange et difficile à croire :
Nous éprouvons de vous un terrible besoin,
Et, comme je le vois, nous n'irons pas bien loin ;

Hélas ! quelle infortune est égale à la nôtre !
Deux membres nous sont morts !

M. PARISET

Qui donc ?

M. ROGER

Villar.

M. PARISET

Et l'autre ?

M. ROGER

Lémontey.

M. PARISET, *riant*

Quoi, la Parque !...

M. ROGER

Ah ! chut sur les absents !

M. PARISET

Sans doute, vous avez nombre de remplaçants !

M. ROGER, *à part*

Impitoyable sort ! Hélas ! tout m'abandonne !

M. PARISET

Et qui donc cette fois s'est présenté ?

M. ROGER, *d'un ton creux*

Personne !

Quoi ! vous ne savez pas ?...

M. PARISET

Vous m'en avez instruit ;
Vos affaires ici causent si peu de bruit.

M. ROGER

Eh bien ! depuis longtemps, c'est là que nous en sommes !
Concevez-vous, docteur, la malice des hommes ?
Personne sur les rangs !

M. PARISET

Certes, le trait est noir.

M. ROGER, *vivement.*

N'est-il pas vrai, docteur ? Il me reste un espoir !
Vous sentez-vous du goût pour notre Académie ?
Consentez.....

M. PARISET

Ma foi, non.

M. ROGER

Mais on dit...

M. PARISET

Calomnie !
Je lui donne mes soins, je le puis, je le dois;
Mais qu'on n'exige pas autre chose de moi.
Ah ! ce serait bien mal me payer de ma peine !
D'ailleurs, naguère encor j'ai fait *la quarantaine ;*
Car vous vous souvenez, qu'en docteur bon chrétien,
J'allai, moi quatrième, au bord hespérien,
Plein d'un beau sentiment, qui sans doute m'honore,
Soigner la fièvre jaune, ou plutôt *tricolore ;*
Mais, pour cette fois-ci, cherchez ailleurs vos gens.

M. Roger

Hélas !... Mais c'est égal, vos soins sont très urgents,
Et vous les lui devez ; vous, docteur de Bicêtre.
(à part.)
N'en désespérons pas, il changera peut-être.

M. Pariset

Pour cela, volontiers ; d'ailleurs c'est mon devoir.

M. Roger

Ah ! la voilà qui vient !... Elle fait peine à voir.

SCENE XII

Les Précédents, L'Académie, *portée sur un brancard.*

L'Académie

Vous voilà, cher docteur : je sens bien que je passe ;
Ne suis-je pas très mal ?

M. Pariset

(Bas à M. Roger)
Mais, non. Elle est bien basse.

L'Académie

Vous me trompez, docteur... On veut me secourir ;
Mais, je le vois trop bien, je vais bientôt mourir !

M. Pariset

Rejetez cette idée ; elle n'est pas probable.
Où vous sentez-vous mal ?

L'Académie

Dans tous les membres.

M. PARISET

Diable !
Un de vos pieds est bon.

L'ACADÉMIE

Mais je marche en boitant.

M. PARISET

Le ventre ?

L'ACADÉMIE

Oh ! pour le ventre, il est fort bien portant.

M. PARISET

La tête ?

L'ACADÉMIE

On l'a voulu couvrir d'une calotte,
Et depuis ce temps-là, je sens... que je radote.

M. PARISET

C'est votre faute aussi ; pourquoi s'enducailler ?

L'ACADÉMIE

Mais sans cela, docteur, il faut s'encanailler ;
Fi, monsieur Pariset !

M. PARISET

Voilà comme on raisonne ;
Les ducs vous plantent là ; vous appelez : personne ;
Et quand le noble amant a soudain disparu,
Il faut ouvrir les bras à quelque malotru,
Vieux, hébété, bancal...

M. Roger

Eh ! docteur, je vous prie :
Des boiteux devant moi je n'aime pas qu'on rie.

M. Pariset

Ah ! vous avez raison, défendez les boiteux ;
Il fait bon se moucher, quand on se sent morveux.

M. Roger, *en colère*

Monsieur, quoique boiteux, on peut être un grand homme !

M. Pariset

Oh ! mon Dieu, libre à vous !

M. Roger

Ce Byron qu'on renomme
Richard trois, Walter Scott.....

M. Pariset

Certes, sous ce rapport,
Sans contredit, monsieur, vous leur ressemblez fort.

M. Roger, *ravi*

Ah ! monsieur, trop d'honneur ! Cela vous plait à dire.
(*Il se retourne du côté du brancard*)
Mais que vois-je grand Dieu !... l'Académie expire !

M. Pariset

Du vinaigre, des sels ! Agissons sans retard !
Faisons une saignée ! Eh ! vite !

L'Académie

Il est trop tard.
Je vais enfin, messieurs, terminer ma carrière.

M. PARISET

Eh quoi ! sans mon secours !

L'ACADÉMIE

Vous n'y pouvez rien faire :
Mon mal vient de plus loin ; mais, regrets superflus !
Le destin l'a permis... je n'en parlerai plus.
Pourtant, du dernier somme avant que je repose,
Je veux de mes erreurs confesser quelque chose :
Je ne parlerai pas de ces petits péchés,
Expiés si souvent, si souvent reprochés ;
Mais, ce qui me fait mal, ce que je voudrais taire,
C'est d'avoir dans mes bras accueilli ce Voltaire ;
Raynal, Parny, Chénier, sans-culottes jurés,
Et souche des coquins qui nous ont dévorés !
Ils sont morts, il est vrai, mais il en est bien d'autres,
De la philosophie audacieux apôtres,
Détracteurs du clergé, gens à mauvais dessein,
Et serpents libéraux, réchauffés dans mon sein :
Dix ou douze faquins, médisant des jésuites
(Ce qui me fait grand tort et dont je crains les suites),
De l'opposition écrivains effrontés,
Que l'âge a dès longtemps dans l'erreur encroûtés,
Et qu'il faut aux enfers dévouer tous en somme.
Lavigne en est aussi ; mais lui, c'est un jeune homme ;
Revenant sur ses torts, qu'on lui fera sentir,
Avant qu'il soit long-temps, il peut se convertir ;
L'Hermite, pour changer étant trop vieux, je pense,
Restera dans l'erreur et dans l'impénitence ;
Mais j'y tiens : pour bien faire, il faudrait... qu'il mourût,
Et qu'un beau désespoir alors le secourût...
Vous avez entendu ce que j'avais à dire ;
Et maintenant, Roger, veuillez encore écrire
Ce que je vais dicter à mon dernier moment,
Ma volonté suprême, enfin... mon testament !

M. ROGER

Hélas !

L'ACADÉMIE

« Considérant, comme dit l'Evangile,
« Que tout en ce bas monde est mortel et fragile,
» Et me trouvant d'ailleurs, quoiqu'on en ait douté,
» En parfaite raison, bien qu'en faible santé... »

M. PARISET, *bas à Roger*

La pauvre femme ! elle est encore dans le délire.

L'ACADÉMIE

« Ayant bien médité ce que j'avais à dire,
» Je dispose mes dons et mes vœux comme il suit :
» D'abord, de tous mes biens, capitaux, usufruit ,
» Je fais et j'institue unique légataire
» La congrégation ; et, pour un séminaire,
» Lui laisse mon hôtel, dit Palais Mazarin,
» Et quarante fauteuils, bien rembourrés en crin,
» Afin que dans cent ans sa voix me canonise,
» Car on ne perd jamais, en donnant à l'église.
» Je lui lègue, de plus, mon immortalité.
» *Item* : tous mes discours à l'Université,
» Afin que d'après eux un mémoire s'apprête
» Sur la civilité *puérile et honnête*,
» Lequel travail pourrait être fait par Auger.
» *Item* : je donne et lègue à Roger... »

M. ROGER, *pleurant*

A Roger !

L'ACADÉMIE

« Pour les bons et loyaux services... »

M. ROGER

O souffrance !

L'ACADÉMIE

« Qu'il a toujours rendus, ou pu rendre à la France,
» Je lui lègue, ai-je dit..... »

M. ROGER

O regret impuissant !

L'ACADÉMIE

» Sur les bons des *Cortès* ou sur les trois pour cent... »

M. ROGER, *surpris*

Plaît-il ?

L'ACADÉMIE

« Quinze cents francs de rentes viagères,
» Pour avoir souvenir de moi dans ses prières...
» Et l'honneur d'envoyer en tous lieux sans retard
» Les billets de service, et ceux de faire-part ». (1)

M. ROGER, *à part*

Tout cela je le vois, n'est pas de conséquence,
Et j'avais attendu plus de reconnaissance.

L'ACADÉMIE

« *Item* : aux trente-huit... »

---

(1) Voici à peu près le texte desdits billets :

A MONSIEUR ***

Comme à l'existence éternelle
Rien ici-bas ne doit viser,
Vous êtes prié d'excuser
La triste mort d'une immortelle :

A Montrouge, lieu de son choix,
Repose notre Académie ;
Si l'on *repose*, toutefois,
Quand on n'a rien fait dans sa vie.

De Profundis.

M. ROGER

Ah ! quoi ?

L'ACADÉMIE

« Mes compliments ».

M. ROGER, *à part*

Elle n'a point changé dans ses derniers moments.

L'ACADÉMIE

« Qu'on m'enterre à Montrouge ; Auger sera d'office,
Pour parler sur ma tombe, et faire la notice,
» Qui, vantant mes vertus, ma vie, et mes travaux,
» Le lendemain matin remplira nos journaux ».
Adieu donc, je vous quitte, ô foyers domestiques,
Noble salle, qui vis mes séances publiques,
Ces jours d'une splendeur dont l'envie a gémi,
Et vous, vastes fauteuils, où j'ai si bien dormi !
Témoins de mes honneurs... témoins de ma souffrance,
Je vous quitte !...

M. ROGER

Elle expire !

SCENE XIII ET DERNIERE

LES PRÉCÉDENTS, M. BRIFFAUT, *hors d'haleine*

M. BRIFFAUT, *à* M. ROGER

Ami, bonne espérance !
Défiez les frondeurs ameutés contre vous,
Nous avons la victoire, et les dieux sont pour nous !
Trois candidats nouveaux...

L'ACADÉMIE, *se relevant*

Trois ? Qu'oses-tu m'apprendre ?

M. BRIFFAUT

Oui, dans un trébuchet nous venons de les prendre.

M. PARISET, *souriant*

(*Bas*)

C'est fort !.. Dis donc, Briffaut, quels sont les malheureux
Assez abandonnés des hommes et des dieux ?

M. BRIFFAUT, *avec un rire forcé*

Hé ! hé ! ce cher docteur, toujours le mot pour rire !
Mais, pour cette fois-ci, vous n'aurez rien à dire :
Viennet, Royer-Collard...

M. PARISET

Diable ! mais c'est du bon.

M. BRIFFAUT

Monsieur Guillou, l'abbé...

M. PARISET

Celui qui brûle ?

M. BRIFFAUT

Oh ! non.

L'ACADÉMIE, *se mettant sur son séant*

Je me sens un peu mieux !... Bienheureuse nouvelle !
Ma mort est ajournée... et je l'échappe belle :
Puis-je espérer, docteur ?...

M. PARISET

Madame, assurément,

(*Bas à M. Briffaut*)

Il faut bien la flatter jusqu'au dernier moment ;
Mais elle a fait effet, votre petite histoire.

M. Briffaut, *surpris, bas*

Eh quoi ! vous douteriez...

M. Pariset, *bas*

Nul ne m'en fait accroire,
E benè trovato ; pourtant je ne vois pas...

L'Académie

Messieurs, vous m'alarmez ; que dites-vous tout bas ?

M. Pariset

Que vous êtes encor faible de la poitrine,
Et qu'ainsi, dans un lieu cher à la médecine,
Il faudrait quelques jours...

L'Académie

Ah ! j'entends... l'hôpital !

M. Pariset

On pourrait plus à l'aise y traiter votre mal,
Et les soins mieux donnés seraient plus profitables.

L'Académie, *soupirant*

Eh bien ! j'y consens donc... partons !

M. Pariset, *aux porteurs de brancard*

AUX INCURABLES.

TROIS LETTRES

A JENNY COLON

Ah ! ma pauvre amie, je ne sais quels rêves vous avez faits ; mais non, je sors d'une nuit terrible ; je suis malheureux par ma faute peut-être et non par la vôtre, mais je le suis. Grand Dieu ! excusez mon désordre, pardonnez les combats de mon âme. Oui, c'est vrai, j'ai voulu vous le cacher en vain, je vous désire autant que je vous aime, mais je mourrais plutôt que d'exciter encore une fois votre mécontentement. Oh ! pardonnez, je ne suis pas volage, moi ; depuis trois mois, je vous suis fidèle, je le jure devant Dieu. Si vous tenez à moi, voulez-vous m'abandonner encore à ces vaines ardeurs qui me tuent ? Je vous avoue tout cela pour que vous y songiez plus tard ; car, je vous l'ai dit, quelque espoir que vous ayez bien voulu me donner, ce n'est pas à un jour fixe que je voudrais vous obtenir, mais arrangez les choses pour le mieux. Ah ! je le sais, les femmes aiment qu'on les force un peu ; elle ne veut point paraître céder sans contrainte. Mais, songez-y, vous n'êtes pas pour moi comme les autres femmes ; je suis plus peut-être pour vous que les autres hommes ; sortons donc des usages de la galanterie ordinaire. Que m'importe que vous ayez été à d'autres, que vous soyez à d'autres peut-être. Vous êtes la première femme que j'aime, et je suis peut-être le premier homme qui vous aime à ce point. Si ce n'est pas là une sorte d'hymen que le ciel bénisse, le mot amour n'est qu'un vain mot. Que ce soit donc un hymen véritable où l'épouse s'abandonne en disant : « C'est l'heure ». Il y a de certaines formes de forcer une femme qui me répugnent. Vous le savez, mes idées sont singulières, ma passion s'entoure de beaucoup de poésie et d'originalité, j'arrange volontiers une vie comme un roman ; les moindres désaccords me choquent, et les modernes manières que prennent les hommes avec les femmes qu'ils ont possédées ne seront jamais les miennes. Laissez-vous aimer ainsi ; cela aura peut-être quelques douceurs charmantes que vous ignorez. Ah ! ne redoutez rien d'ailleurs de la vivacité de mes transports. Vos craintes seront toujours les

miennes, et de même que je sacrifierais toute ma jeunesse et ma force au bonheur de vous posséder, de même aussi mon désir s'arrêterait devant votre réserve, comme il s'est arrêté si longtemps devant votre rigueur. Ah ! ma chère et véritable amie, j'ai peut-être tort de vous écrire ces choses qui ne se disent d'ordinaire qu'aux heures d'enivrement. Mais je vous sais si bonne et si sensible, que vous ne vous offenserez pas d'aveux qui ne tendent qu'à vous faire lire plus complètement dans mon cœur ; je vous ai fait bien des concessions, faites-m'en quelques-unes aussi. La seule chose qui m'effraye serait de n'obtenir de vous qu'une complaisance froide qui ne partirait pas de l'enchantement, mais peut-être de la pitié. Vous avez reproché à mon amour d'être matériel, il ne l'est pas du moins dans ce sens ; que je ne vous possède jamais, si je dois avoir dans les bras une femme résignée plutôt que vaincue Je renonce à la jalousie, je sacrifie mon amour-propre, mais je ne puis faire abstraction des droits secrets de mon cœur sur un autre. Vous m'aimez, oui, beaucoup moins que je ne vous aime sans doute, mais vous m'aimez, et sans cela je n'aurais pas pénétré aussi avant dans votre intimité. Eh bien, vous comprendrez tout ce que je cherche à vous exprimer. Autant cela serait choquant pour une tête froide, autant cela doit toucher un cœur indulgent et tendre.

Un mouvement de vous m'a fait plaisir, c'est que vous avez paru craindre un instant que, depuis quelques jours, ma constance ne se fût démentie. Ah ! rassurez-vous. J'ai peu de mérite à la conserver ; il n'existe pour moi qu'une seule femme au monde.

A LA MÊME

..... « Ne me donnez pas, chère fée bienfaisante, le beau livre que vous m'avez promis pour mes étrennes ; je les convoitais depuis bien longtemps, ces beaux volumes dorés sur tranche, cette édition unique. Mais ils coûteront très cher, et j'ai quelque chose de mieux à vous proposer : une bonne action. Je vous sens tressaillir de joie, vous dont le cœur est si chercheur !

Eh bien ! voici, ma belle amie, de quoi l'occuper pendant toute une semaine ! Rue St-Jacques, nº 7, au cinquième étage, croupissent dans une affreuse misère — une misère sans nom — le père, la mère, sept enfants, sans travail, sans feu, sans pain, sans lumière.

« Deux de ces enfants sont à moitié morts de faim Un de ces hasards qui me conduisent souvent m'a porté là hier. Je leur ai donné tout ce que je possédais : mon manteau et quarante centimes. O misère ! Puis, je leur ai dit qu'une grande dame, une fée, une reine de dix-sept ans, viendrait dans le taudis avec tout plein de pièces d'or, de couvertures, de pain pour les enfants. Ils m'ont regardé comme un fou. Je crois vraiment que je leur ai promis des rubis et des diamants et, ces pauvres gens, ils n'ont pas bien compris, mais ils se sont mis à sourire et à pleurer.

« Ah ! si vous aviez vu ! Vite donc, accourez, avec vos grands yeux si doux, qui leur feront croire à l'apparition d'un ange, réaliser ce que votre pauvre poète a promis en votre nom. Donnez à cette bonne œuvre le prix de mes étrennes, car je veux absolument y concourir, ou plutôt remettez à D... les quatre-vingts francs que devait coûter le chef-d'œuvre auquel je ne veux plus penser, et je cours au Temple et chez le père Verdureau acheter tout un aménagement de prince russe en vacances.

« Ce sera beau, vous verrez ! Vous serez éblouie ! Je cours quêter chez Bérenger. Au revoir, petite reine, à bientôt, au grenier de *nos* pauvres. Nos pauvres ! Je suis fier en écrivant ces mots. Il y a donc quelqu'un de plus pauvre que moi — de par le monde ! N'oubliez pas le numéro. Au cinquième, second couloir, la porte à gauche.

« Adieu, Mignon, chère Mignon, douce Mignon, providence des affligés, mignonne Mignon, si douce et si fine, si peu fière et si gentille ! Mettez votre robe à grande queue et vos souliers à talons ! Je leur ai promis, gros comme le bras, une grande princesse, plus puissante que tous les puissants de la terre. Ils n'y croiront plus quand ils verront vos dix-sept ans et votre frais sourire. Mais je bavarde, je bavarde ; adieu, mignonne, encore adieu. — Pardon, madame ».

A UNE DAME

« Ma chère madame,

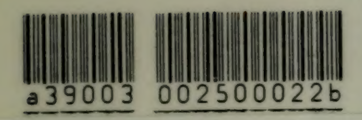
« J'ai rencontré hier Dumas, qui vous écrit aujourd'hui. Il vous dira que j'ai recouvré ce que l'on est convenu d'appeler la raison, mais n'en croyez rien. Je suis toujours et j'ai toujours été le même, et je m'étonne seulement que l'on m'ait trouvé *changé* pendant quelques jours du printemps dernier.

« L'illusion, le paradoxe, la présomption, sont toutes choses ennemies du bon sens dont je n'ai jamais manqué au fond, j'ai fait un rêve très amusant et je le regrette ; j'en suis même à me demander s'il n'était pas plus *vrai* que tout ce qui me semble seul explicable et naturel aujourd'hui, mais comme il y a ici des médecins et des commissaires qui veillent à ce qu'on n'étende pas le champ de la poésie aux dépens de la voie publique, on ne m'a laissé sortir et vaquer définitivement parmi les gens raisonnables que lorsque je suis convenu bien formellement *d'avoir été malade*, ce qui coûtait beaucoup à mon amour-propre, et même à ma véracité. « Avoue ! avoue ! » me criait-on, comme on faisait jadis aux sorciers et aux hérétiques, et pour en finir, je suis convenu de me laisser classer dans une *affection* définie par les docteurs, et appelée indifféremment Théomanie ou Démonomanie dans le dictionnaire musical ; à l'aide des définitions incluses dans ces deux articles, la science a le droit d'escamoter ou de réduire au silence tous les prophètes et voyants prédits par l'Apocalypse, dont je me flattais d'être un. Mais je me résigne à mon sort, et, si je manque à ma prédestination, j'accuserai le docteur Blanche d'avoir subtilisé l'esprit divin.

« Je me trouve tout désorienté et tout confus en retombant du ciel où je marchais de plain-pied, il y a quelques mois. Quel malheur qu'à défaut de gloire la société actuelle ne veuille pas toujours nous permettre l'illusion d'un rêve continuel. Il me sera resté du moins la conviction de la vie future et la sympathie immortelle des esprits qui se sont choisis ici-bas ».

TABLE DES MATIÈRES

Imp. Art. L.-M. Fortin et Cie, 6, Chaussée-d'Antin, Paris.


a39003 002500022b